

## **ESTUDOS**



Vera Rodrigues\*

## «École de Chartres»: les enjeux historiographiques\*\*

**Abstract:** L'auteure retrace et examine les grands moments de l'historiographie relative à l'«École de Chartres», dans le contexte plus large des grandes lignes qui ont orienté la recherche et la conception de ce qu'est la «philosophie médiévale», de V. Cousin à nos jours. Son discutés notamment les grandes étiquettes telles que «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», «platonisme», «aristotélisme».

The author describes and discusses the highlights of the historiography on the “School of Chartres”, in the broader context of the research on what is considered to be “Medieval Philosophy”, since Victor Cousin until our days. Discussion includes large labels such as “Renaissance of the 12<sup>th</sup> century”, “Platonism”, “Aristotelianism”.

**Keywords:** École de Chartres / School of Chartres; Medieval philosophy; reason; Renaissance of the 12<sup>th</sup> century; Aristotelianism; Platonism.

**Medieval Authors:** Boethius; Thierry de Chartres; Bernard of Chartres; Fulbert of Chartres; Roscelin of Compiègne; Gilbert of Poitiers; William of Conches; Bernard Silvestre; Abelard.

---

\* Post-doc researcher, Instituto de Filosofia, Faculdade de Letras do Porto. verarvarjota@gmail.com.

\*\* Au seuil d'un pos-doctorat financé par la Fundação para a Ciência e Tecnologia (FCT, Portugal), cet article est une version remaniée d'un chapitre introductoire de notre dissertation de doctorat, intitulée *Creatio numerorum: nature et rationalité chez Thierry de Chartres*, soutenue en 2006 à l'École Pratique des Hautes Etudes, IV<sup>e</sup> section, Paris.

### 1. Perspectives sur le XII<sup>e</sup> siècle

Dans aucun autre domaine de l'histoire de la philosophie les conceptions relatives aux fonctions et au statut de la raison semblent avoir d'incidences aussi profondes que dans celui de la philosophie médiévale. Il y a certainement plusieurs explications à cela: ainsi la longueur et les caractéristiques de la période considérée, aussi bien que les conditions matérielles de la transmission des textes n'en seront pas les moindres. Mais c'est certainement autour de la question des rapports entre raison et foi, dans les différentes configurations qu'elle a historiquement et historiographiquement assumées, que ce sont noués les problèmes concernant la définition de l'objet, des champs conceptuel et matériel et des méthodes propres d'une région disciplinaire portant le nom de «philosophie médiévale».

Les difficultés ne proviennent pas seulement de la nécessité d'affirmation (et presque d'auto-justification) de la philosophie médiévale vis-à-vis des autres disciplines de l'histoire de la philosophie. Elles sont aussi internes: elles proviennent de la diversité des présupposées philosophiques et théoriques (quoique, de moins en moins, religieux aussi) plus généraux. Que l'ensemble de cette problématique reste d'actualité c'est ce que montrent les importantes réflexions philosophiques et épistémologiques menées par quelques-unes des grandes figures de l'histoire de la philosophie médiévale contemporaine<sup>1</sup>.

Si nous évoquons ici cette difficile disciplinarisation, c'est qu'elle a inévitablement conditionné le sens et le développement des recherches sur le XII<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement sur l'«École de Chartres», ses maîtres et ses doctrines. Nous y sommes encore sans doute bien loin du moment de dresser des bilans. Il nous semble néanmoins utile de retracer les grandes lignes historiographiques dans lesquelles s'inscrit l'«École de Chartres».

Comme pour bien d'autres domaines, le grand essor des études médiévales se situe dans ce siècle à très longue vie que fut le XIX<sup>e</sup> siècle. Au lendemain des Lumières, elles ont vibré de toutes les réverbérations de l'effervescence romantique et de l'émergence des nationalismes, du kantisme, du positivisme et des idéalismes, du développement des méthodes historiques et philologiques et du projet néo-scolastique.

---

<sup>1</sup> Nous nous bornerons à citer Cl. Panaccio, R. Imbach ou P. Porro, parmi les plus importants. Une place particulière doit sans doute être accordée à Alain de Libera, dont on pourrait dire que l'œuvre se répartit entre réflexion critique portant sur les objets et les méthodes disciplinaires et l'illustration pratique et concrète de ces mêmes propositions. Signalons, à ce propos, l'ouvrage A. DE LIBERA, *Raison et foi. Archéologie d'une crise d'Albert le Grand à Jean-Paul II*, Paris, 2003.

Le siècle s'ouvre sur le *Génie du Christianisme* quand, en 1802, Chateaubriand «restaure la cathédrale gothique», pour reprendre le mot célèbre de Théophile Gauthier. Aux débuts de l'édition des textes et aux œuvres monumentales de Raynouard, Michaud, Michelet, Guizot, de Ch. Thurot et des mauristes<sup>2</sup>, dont le travail profitera d'ailleurs à l'entreprise démesurée de J.-P. Migne<sup>3</sup>, répond institutionnellement la fondation de l'École des chartes en 1821. En ce qui concerne plus spécifiquement l'histoire de la philosophie, les programmes des concours de l'Académie des sciences morales et politiques portent sur l'histoire de la philosophie scolastique et sur la philosophie de Thomas d'Aquin: l'Académie récompensa en 1845 et 1856 les travaux de B. Hauréau et de Ch. Jourdain. L'accent qui dans ces programmes était mis sur «la philosophie proprement dite» et sur ce que «pourrait encore être mis à profit par la philosophie de notre temps» en trahit le courant idéologique: on récapitule en quelque façon, comme le dit Jean Jolivet, «la tradition du 18<sup>ème</sup> siècle empiriste, analytique, irrégulier<sup>4</sup>». La recherche des sources et le travail d'édition accompli restent cependant des valeurs sûres. En ce qui concerne plus directement l'histoire de la philosophie médiévale, les contributions de B. Hauréau à la collection des *Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque nationale et d'autres bibliothèques* gardent aujourd'hui encore une très grande richesse; les éditions que donna V. Cousin, non seulement des écrits majeurs d'Abélard (avec Ch. Jourdain comme co-éditeur), mais aussi, et pour la première fois, des pages d'auteurs comme Raban Maur, Guillaume de Champeaux, Guillaume de Conches ou Adam du Petit-Pont, sont restées jusqu'à une date très récente les seules existantes. En Allemagne, la fondation des *Beiträge* en 1891 et le travail de Cl. Baeumker, dont les modèles sont les Français Aimable

- 
- <sup>2</sup> L'*Histoire de la France* de Michelet, dont le premier volume est consacré au Moyen Âge, a joué d'une énorme influence en Europe, comme ce fut aussi le cas pour les six volumes de l'*Histoire des croisades* de J. Michaud, pour les volumes sur la poésie médiévale et troubadouresque de F. Raynouard, ou encore pour l'*Histoire littéraire de la France* des mauristes. Les vingt-neuf volumes des *Collections de documents historiques* de Guizot ou encore la *Collection des chroniques nationales écrites en langue vulgaire du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles*, de Buchon, sont également impressionnants. Les *Notices et extraits de divers manuscrits pour servir à l'histoire grammaticale du Moyen Age* de Ch. Thurot ouvra un champ d'études dont on n'a pas fini de percevoir la richesse.
- <sup>3</sup> Les 217 volumes de la *Patrologie latine* (plus 4 d'index) et les 161 volumes de la *Patrologie grecque* sont publiés en seulement une vingtaine d'années entre 1844-1868.
- <sup>4</sup> J. JOLIVET, «Les études de philosophie médiévale en France», in R. IMBACH et A. MAIERÜ (éd.), *Gli studi di filosofia medievale nel Otto e Novecento*, Roma, 1991, p. 6.

et Ch. Jourdain, Cousin, Hauréau, ouvrent tout un autre pan de l'édition, armée de la méthode dure de la philologie: celle des sources arabes et hébraïques<sup>5</sup>.

Mais le parcours de V. Cousin, devenu le premier vrai initiateur des études de philosophie médiévale en France, est aussi représentatif précisément sur le plan des conceptions historiographiques et philosophiques plus générales. Parti d'un mépris tout fait de lumières pour la philosophie médiévale, Cousin en arriva à la reconnaissance de la «philosophie scolastique», titre du tome III de ses *Fragments philosophiques*, publiés en 1866<sup>6</sup>. La «philosophie scolastique» est pour Cousin le problème des universaux, autrement dit, la querelle du nominalisme et du réalisme, par le biais de laquelle Abélard figure désormais à côté de Descartes, comme les deux plus grands philosophes qu'ait produits la France<sup>7</sup>. Pour Hauréau aussi la question des universaux est le problème scolastique par excellence, dans une période philosophique qui consiste essentiellement dans les luttes entre la raison et la foi, l'opposition entre réalistes et nominalistes, la religion et les hérésies perçues comme des ferments de liberté<sup>8</sup>. Ce n'est sans doute pas un hasard si le *Tractatus de sex dierum operibus* de Thierry de Chartres a mérité son intérêt et ses soins pour ce qui fut sa première édition<sup>9</sup>. Ce «ferment de liberté» et cette expression de l'indépendance de l'esprit, Renan les voyait à son tour dans l'averroïsme, dont *Averroès et l'averroïsme*, publié en 1852, marqua durablement les esprits.

<sup>5</sup> Cf. K. FLASH, «La concezione storiografica della filosofia in Baeumker e Grabmann», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, pp. 62-64, souligne justement l'ouverture remarquable que représentent les *Beiträge* par rapport à l'historiographie de Kleutgen et des préjugés anti-médiévaux d'origine luthérienne: ouverture aux sources arabes et hébraïques, mais aussi thématique (les sciences naturelles, la médecine, l'optique, l'astrologie, la psychologie y trouvèrent place).

<sup>6</sup> Son *Cours de philosophie*, publié en 1818, n'était pas loin, selon J. JOLIVET, «Les études», p. 1, de la formule d'Hamelin, pour qui «Descartes vient après les Anciens comme s'il n'y avait rien eu entre eux».

<sup>7</sup> Cf. J. JOLIVET, «Les études», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, p. 2. Cette inflexion majeure qu'introduit Cousin dans l'histoire du nominalisme – qui, depuis Iohannes Turmair, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, situait les origines chez Roscelin de Compiègne – tenait d'ailleurs, pour W. Courtenay, de la volonté de faire d'Abélard le plus ancien représentant de la philosophie française, notamment vis-à-vis de l'Anglais Ockham: W. COURTENAY, «In Search of Nominalism: Two Centuries of Historical Debate», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, pp. 236-237.

<sup>8</sup> Cf. J. JOLIVET, «Les études», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, p. 7.

<sup>9</sup> Cf. B. HAURÉAU «Notice sur le Numéro 647 des manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale», *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques*, t. 32, 2e partie, 1888, pp. 167-86; réimp. dans *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale*, tome I, Paris, 1890, pp. 45-70.

L'antagonisme allant croissant en France entre les gouvernements républicains et le clergé, la réaction ne tarda pas. En 1879, l'encyclique *Aeterni Patris* fait du thomisme la doctrine commune de l'église. En 1887 surgit l'idée, soutenue par Léon XIII, de créer un Institut de Philosophie dans l'Université de Louvain. Le premier numéro de la *Revue néo-scholastique de Louvain*, qui, avec la *Revue thomiste*, allait mener le combat contre ce que l'on désigne globalement comme «le modernisme», parut en 1894. Le projet de Louvain fut animé à ses débuts par Mercier, dont la ferveur thomiste nourrissait un intérêt particulier pour les sciences. En effet, Thomas d'Aquin représentant la clé de voûte de la philosophie médiévale, il ne fallait que le compléter et le corriger d'après les acquis postérieurs, ce qui ne pourrait du reste que mieux faire ressurgir le génie du maître. Ce projet est certainement remarquable en ce qu'il prône l'assimilation des données scientifiques, notamment celles des sciences expérimentales, toutes empreintes de positivisme qu'elles l'étaient, accordant ainsi une place inédite à l'histoire des sciences. Si bien qu'il ne pouvait pas manquer de se heurter à des oppositions féroces – les sciences et leur histoire ne tardèrent pas à être évincées et De Wulf dut poursuivre par d'autres moyens la promotion de la philosophie thomiste.

Le problème se pose bientôt d'une façon plus épurée et plus définie à savoir, la question de l'existence d'une philosophie chrétienne qui recouvrirait ce qui existerait de proprement philosophique dans la philosophie médiévale. En France, F. Picavet avait déjà de certaine manière réagi à la perspective logiciste de V. Cousin et proposait une histoire des philosophies médiévales générale et comparée, qu'il écrivait à la manière des positivistes<sup>10</sup> - il eut comme élève A. Koyré. E. Gilson, qui en 1921 succéda à Picavet à l'EPHE n'est, lui non plus, très éloigné du positivisme de Comte à ses débuts. Mais les influences d'Hamelin et de Bergson sont autrement déterminantes. Au premier, Gilson emprunta le concept de «système» qui l'amena à la conception d'un «esprit de la philosophie médiévale», dont l'accomplissement exemplaire s'était réalisé dans le thomisme. *L'Être et l'essence*, publié en 1948, pose la métaphysique thomiste de l'*esse*<sup>11</sup> et

<sup>10</sup> Cf. J. JOLIVET, «Les études», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi...*, pp. 9-10, qui signale en outre la remise en honneur du néoplatonisme, à une époque pour laquelle la philosophie aristotélicienne était le critère d'évaluation de la pensée scolastique.

<sup>11</sup> Sur l'influence de la pensée d'Heidegger sur Gilson, notamment sur ce que Gilson appelle la «nouvelle philosophie de l'être de Heidegger» et sa théorisation propre à la métaphysique de l'Exode, voir A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale en France d'Etienne Gilson à nos jours», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi*, pp. 23-24.

de son identification avec Dieu comme le principe et l'essence de la philosophie médiévale dans son ensemble, à l'aune desquels devraient être appréciées toutes les autres expressions philosophiques de la période. La philosophie médiévale est théologie, car elle est métaphysique. *Fidens quarens intellectum* est le principe directeur de toute spéculation médiévale: Aristote sert l'Évangile<sup>12</sup>.

É. Bréhier est le premier à s'insurger contre ce concept<sup>13</sup>. Mais l'opposition vient aussi de la néo-scholastique, sous la plume de De Wulf, pour qui, contrairement à Gilson, les auteurs médiévaux ont établi une distinction nette entre la science théologique et la discipline philosophique<sup>14</sup>. D'autre part, si Gilson avait défendu, surtout dans ses débuts, la pluralité des philosophies médiévales – même si ce n'était que pour mieux faire ressortir le génie de Thomas – De Wundt, lui, soutenait l'idée d'un corps doctrinal commun, défini par des caractères intrinsèques proprement philosophiques. L'influence profonde du modèle historiographique de De Wundt dans la néo-scholastique italienne n'a pas empêché les divergences en ce qui concerne l'élévation du thomisme au canon d'évaluation historique des autres philosophies: G. Gentile formule le premier ces critiques, reprises dans la pratique par Bruno Nardi dans son étude sur Siger de Brabant et les sources de la philosophie de Dante<sup>15</sup>.

En France, cependant, le thomisme assumait un autre visage pour les Dominicains du Saulchoir, notamment chez le grand médiéviste que fut M.-D. Chenu. P. Vignaux souligna vivement la dimension cosmique et naturaliste qu'y introduisait Chenu<sup>16</sup>. Moins féru de métaphysique, plus enclin à la reconnaissance d'une rationalité proprement historique, Chenu a grand mérite de retourner aux textes par-delà les sédiments interprétatifs, et d'introduire résolument la

<sup>12</sup> Cf. J. JOLIVET, «Les études», in R. IMBACH et A. MAIERÙ (éd.), *Gli Studi*, p. 10.

<sup>13</sup> É. BRÉHIER, «Y-a-t-il une philosophie chrétienne?», *Revue de métaphysique et morale*, 38 (1931), pp. 133-162.

<sup>14</sup> Cf. WIELOCKX, «De Mercier à De Wulf», in R. IMBACH et A. MAIERÙ (éd.), *Gli Studi*, p. 92. Signalons encore, du côté des opposants, Gallus M. Manser, représentant majeur du thomisme, ou encore F. van Steenberghe, qui défend l'étude de la philosophie médiévale comme celle de la philosophie au sens strict, à l'exclusion de la révélation – cf. R. IMBACH, «Paul Vignaux, syndicaliste et historien de la philosophie», in P. VIGNAUX, *Philosophie au Moyen Âge*, édité, présenté et annoté par R. IMBACH, Paris, 2004, p. 22.

<sup>15</sup> Cf. C. VASOLI, «La neoscholastica in Italia», in R. IMBACH et A. MAIERÙ (éd.), *Gli Studi*, p. 170.

<sup>16</sup> P. VIGNAUX, «Introduction à l'édition de 1987» dans *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, édité, présenté et annoté par R. IMBACH, Paris, 2004, p. 49.



méthode historique dans l'étude des textes médiévaux<sup>17</sup>. Et, ce qui n'est pas moins important, Chenu sait proposer de nouveaux objets théoriques et ouvrir de nouveaux champs de recherche: signalons seulement ceux de l'histoire des platonismes et de la réévaluation de Boèce, ou encore celui de la grammaire et de son rôle dans la constitution de la théologie comme science. Cette diversification des sujets et ce repositionnement du thomisme dans l'histoire de la théologie médiévale ont marqué justement le plan de rencontre avec un autre nom majeur de la philosophie médiévale en France au XX<sup>e</sup> siècle, P. Vignaux.

Sous la double influence d'É. Gilson et de L. Brunschvicg<sup>18</sup>, P. Vignaux fut à même d'élaborer le dépassement des deux positions extrêmes autour de la notion de «philosophie chrétienne». Brunschvicg établissait en effet la connexion entre l'histoire des sciences, spécialement celle de la physique mathématique, et l'histoire de la philosophie<sup>19</sup>. De cette connexion Vignaux tira précisément sa propre conception de l'histoire des «états de la raison», fondée sur la reconnaissance d'une «rationalité de la contingence historique<sup>20</sup>» et par conséquent sa conception de la diversité de ces états. Il s'agit d'inscrire l'usage «proprement théologique de la raison» dans l'«histoire de la raison». D'où le concept de «philosophie de la religion», entendu comme «l'application à une religion positive, donnée historique, de concepts éprouvés et articulés rationnellement<sup>21</sup>», c'est-à-dire une réflexion proprement philosophique sur l'histoire de la pensée médiévale<sup>22</sup>. Les propositions historiographiques de P. Vignaux ne clôturent pas seulement un

<sup>17</sup> Cf. A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, p. 34; et l'important «Avant-Propos» de M.-D. CHENU à son recueil d'articles publié sous le titre de *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1976, pp. 7-10.

<sup>18</sup> Comme le dit Vignaux lui-même, le premier fut son maître en médiévisme, le second en rationalisme – cf. R. IMBACH, «Paul Vignaux», in P. VIGNAUX, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 10.

<sup>19</sup> P. VIGNAUX, «Histoire de la pensée médiévale et problèmes théologiques contemporains», in *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 278.

<sup>20</sup> Cf. P. VIGNAUX, «Histoire de la pensée médiévale», in *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 285; A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, pp. 41-43.

<sup>21</sup> P. VIGNAUX, «Histoire de la pensée médiévale», dans *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 289. Autrement dit, selon A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale», in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, p. 43: «il ne s'agissait concrètement de rien d'autre que de faire une *histoire de la raison réfléchissant sur la foi dans la théologie*».

<sup>22</sup> Comme le précise A. de Libera, la question difficile étant celle de l'unité d'une histoire de la philosophie englobant le Moyen Âge – A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale» in R. IMBACH et A. MAIERÛ (éd.), *Gli Studi*, p. 43.

débat épuisé. Elles inaugurent surtout une nouvelle ère des études de philosophie médiévale, dont les échos se font sentir encore aujourd'hui dans les travaux de grands médiévistes tels que Jean Jolivet, Alain de Libera<sup>23</sup>, R. Imbach, A. Maierù ou O. Boulois, parmi tant d'autres. A l'intérêt que portait Gilson pour la métaphysique, succède chez Vignaux l'intérêt pour la logique, et en particulier par l'histoire du nominalisme – par le biais duquel, du reste, Vignaux établissait le lien qui lui était cher entre la philosophie médiévale et la philosophie contemporaine, notamment la philosophie analytique<sup>24</sup>. Son influence est encore sensible dans l'approche analytique et anglo-saxonne actuelle, comme c'est le cas des travaux de Claude Panaccio ou de Norman Kretzmann<sup>25</sup>.

A l'intérieur de cette approche de la philosophie médiévale qui privilégie la diversité parfois même au détriment des grandes vues d'ensemble, la logique et la philosophie du langage n'y trouvent pas moins une place d'honneur<sup>26</sup>. C'est ainsi que, d'une certaine manière, l'orientation historiographique de Vignaux reprend et prolonge les intérêts de V. Cousin, à l'intérieur d'un cadre épistémologique où la logique et la science représentent toujours les indices majeurs, sinon exclusifs, de rationalité d'une pensée. Aussi n'est-il pas étonnant que la question revienne finalement des rapports que peut entretenir l'histoire de la philosophie médiévale avec d'une part l'histoire de la philosophie, et d'autre avec la philosophie tout court<sup>27</sup>.

<sup>23</sup> Chez qui nous remarquerons en particulier l'appropriation du concept des «états de raison» dans le cadre d'une réflexion historiographique et épistémologique aussi poussée qu'incessante et articulée: A. de LIBERA, *Raison et foi*, p. 30: «Je défendrai donc ici une idée claire: l'histoire de la pensée philosophique et théologique du Moyen Âge appartient à une histoire qui reste largement à écrire, celle des *états de la raison*, qui inclut celle des *rationalités religieuses*».

<sup>24</sup> Cf. P. VIGNAUX, «La problématique du nominalisme médiéval peut-elle éclairer des problèmes philosophiques actuels?», *Revue philosophique de Louvain*, 75 (1977), pp. 293-331.

<sup>25</sup> Cf. R. IMBACH, «Paul Vignaux», in P. VIGNAUX, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 25.

<sup>26</sup> Les champs dans lesquels l'influence de P. Vignaux est plus clairement décelable étant ceux de la sémantique, de la logique propositionnelle, bref de la philosophie du langage.

<sup>27</sup> A ce sujet, A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale», in R. IMBACH et A. MAIERÙ (éd.), *Gli Studi*, pp. 48-49: «En outre, et c'est là le décisif, la vision de l'histoire de la philosophie, de ses objectifs, de ses méthodes, celle de son statut épistémologique et de sa fonction philosophique même se sont singulièrement compliquées dans les vingt dernières années: il n'y a pas de médiévisme à l'état chimiquement pur, tout revient pour finir à la philosophie. De ce point de vue, on peut vraisemblablement distinguer ceux qui s'attachent à faire une place au Moyen Âge en histoire de la philosophie de ceux qui s'interrogent sur la place que l'on doit faire à l'histoire dans une activité de philosophie. (...) Mais il y a aussi une certaine crise d'identité chez les

Grande perdante, l'histoire des sciences au Moyen Âge, que les travaux de Duhem, en France, ou de L. Thorndike aux Etats-Unis, avaient pourtant fermement établi dès le début du siècle. Dans une perspective globale que polarisent la logique et une rationalité scientifique définie pour l'essentiel par le critère de l'immanence, le place est mince que l'on peut réserver à des pans entiers des sciences médiévales comme le sont l'astrologie, la magie, l'alchimie ou l'hermétisme<sup>28</sup>.

La perspective rationaliste du progrès qui était celle de Brunschvicg ne le prédisposait certainement pas à une reconnaissance des sciences médiévales. Mais il y est plus délicat encore, c'est-à-dire le statut de l'histoire des sciences dans la période antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle, dont la problématique a été finement

---

médiévistes eux-mêmes qui, tout en découlant partiellement de la première [celle du recrutement] a également ses raisons spécifiques: perpétuellement appelés à plaider pour la 'reconnaissance', les médiévistes français labourent un *No man's land* sous les regards croisés de spécialités prospères – l'histoire *tout court*, la philosophie analytique, la linguistique, l'histoire des sciences, la phénoménologie – et ils s'épuisent à se 'définir' par rapport à elles au lieu de développer organiquement et librement leurs propres problématiques. Souvent réduit à l'état de 'centre serveur', le médiévisme se transforme ainsi insensiblement en documentaire: c'est tantôt une base de données pour une histoire qui se fait largement ailleurs, tantôt un réservoir de *topoi* pour une philosophie qui s'élabore volontiers sans lui. Décléricalisé sans être laïcisé, le médiévisme français est donc partout et nulle part, il fonctionne à la demande, dans une bizarre atmosphère d'exotisme et de gratuité». A son tour, J. MARENBOON, «Introduction» in *Id.*, *Aristotelian Logic, Platonism and the Context of Early Medieval Philosophy in the West*, Aldershot, 2000, pp. 11-12, met en évidence «the three misconceptions» qui concernent spécialement la philosophie du Haut Moyen Âge.

---

<sup>28</sup> Et cela concerne encore tout un courant historiographique et épistémologique contemporain, dans lequel la déconstruction menée par les méthodes d'une archéologie du savoir suggérerait le dépassement de la perspective rationaliste de l'histoire comme progrès, qui était celle, par exemple, de L. Brunschvicg. Pour celui-ci, en effet, «le rationalisme moderne a été conduit par l'analyse de la pensée à faire de la notion d'immanence la base et la condition même de toute doctrine philosophique» – compte-rendu de la soutenance de la thèse de Maurice Blondel, dans la *Revue de métaphysique et morale*, nov. 1893 – cité par P. VIGNAUX, «Introduction à l'édition de 1987», in *Id.*, *Philosophie au Moyen-Âge*, p. 78. D'où l'importance dont se trouvent investis des concepts tels que ceux de nécessité ou de causalité naturelle. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, dans l'historiographie chartraine, les travaux de T. Gregory sur l'âme du monde ont marqué un tournant décisif. Pour une nouvelle approche de ces sujets, on consultera avec grand profit N. WEILL-PAROT, *Les «images astrologiques» au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris 2002, ou encore, d'une portée méthodologique plus générale, P. LUCENTINI, «Sulla questione della magia nella storia del pensiero medievale», *Giornale critico della filosofia italiana*, 83,2 (2004), pp. 257-74.

examinée par D. Jacquart<sup>29</sup>. En effet, on pourrait dire que le rôle qu'a longtemps joué la philosophie thomiste dans l'historiographie de la philosophie médiévale au sens strict – celui de canon d'évaluation philosophique et d'indice de rationalité – revient, dans le domaine de l'histoire des sciences au Moyen Âge, à ladite «révolution scientifique» du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la conception continuiste de la science proposée par Duhem, la physique parisienne du XIV<sup>e</sup> siècle anticipe et prépare la physique du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui rend compte de ses préférences thématiques<sup>30</sup>. Plus nuancée<sup>31</sup> que Duhem, dénonçant une perspective scientiste qui négligerait le contexte<sup>32</sup>, A. Maier reste continuiste et n'en reconnaît pas moins dans le rôle préparatoire des sciences médiévales l'intérêt principal de leur étude; ses recherches portèrent globalement sur les sujets choisis par P. Duhem<sup>33</sup>. En réalité, comme le dit A. Koyré, qui le premier a adressé des critiques à la perspective continuiste, le problème central réside dans la conception même de la science moderne – tout comme, dirions-nous, dans le domaine philosophique au sens strict, il résidait dans l'appréciation du système thomiste. Un cas de figure de cette imbrication est le débat noué autour du rôle, de la signification et de la portée des condamnations de 1277, au sujet desquelles se confrontent P. Duhem et E. Gilson, A. Koyré, A. Maier, plus récemment E. Grant, ou encore, dans une actualité renouvelée, L. Bianchi et A. de Libera<sup>34</sup>.

<sup>29</sup> Cf. D. JACQUART, «Quelle histoire des sciences pour la période médiévale antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle?», *Cahiers de civilisation médiévale*, 39 (1996), pp. 97-113.

<sup>30</sup> Notamment l'étude du mouvement des projectiles, de l'accélération, de la chute des corps ou la doctrine de la latitude des formes. Cf. J. E. MURDOCH, «Pierre Duhem and the History of Late Medieval Science and Philosophy in the Latin West», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi*, p. 258.

<sup>31</sup> Pour A. Maier, le XIV<sup>e</sup> siècle marque bien un changement de perspective, lequel a été surtout philosophique, autrement dit, métaphysique et épistémologique, fondé tout particulièrement sur un premier grand dépassement de l'aristotélisme. Signalons encore que l'historienne allemande était en outre plus ouverte à admettre de l'importance de l'école d'Oxford que ne l'était P. Duhem.

<sup>32</sup> Critique que lui rendra A. Koyré, comme Dijksterhuis – cf. J.E. MURDOCH, «Pierre Duhem and the History», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi*, p. 261.

<sup>33</sup> Cf. J. E. MURDOCH, «Pierre Duhem and the History», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi*, p. 263, qui pointe du doigt et la méconnaissance des travaux d'Haskins et de Thorndike et le mépris de la statique et de la science *de ponderibus*, comme de la médecine ou de l'optique.

<sup>34</sup> Cf. J. E. MURDOCH, «Pierre Duhem and the History», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli Studi*, p. 276. L. BIANCHI, *Censure et liberté intellectuelle à l'université de Paris (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1999; et A. DE LIBERA, *Raison et foi*, éd. cit..

Cependant, il est bon de voir que cette continuité est essentiellement celle que l'on postule entre la science des XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, le Haut Moyen Âge étant relégué au mieux à un rôle préparatoire – comme l'avaient été les sciences médiévales dans leur ensemble eu égard à la science moderne aux beaux jours du positivisme. Pour un grand historien de l'histoire des sciences au Moyen Âge comme E. Grant, c'est dans le Moyen Âge tardif, compris selon lui entre 1100-1500, que la civilisation occidentale a placé la raison au centre de la vie intellectuelle, dans un processus de ratio-centrisme qui, plus encore, est conscient de soi<sup>35</sup>. Ce processus prend forme et démarre effectivement dans le contexte d'une rationalisation volontaire et délibérée – et par conséquent, d'autant plus admirable – de la globalité des activités humaines, contexte dans lequel s'inscrit l'émergence des universités, lesquelles fournissent les conditions indispensables de l'avènement de la science moderne<sup>36</sup>. Dans cette histoire majuscule des sciences au Moyen Âge, les travaux pionniers de Ch.H. Haskins sur le XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, les ouvrages monumentaux de N. Bubnov et de Millàs-Vallicrosa, ceux encore de Thorndike (qui avait su donner le droit de cité à des sujets tels que l'astrologie ou l'alchimie) restent les grands déshérités. Des contributions majeures ont pourtant été apportées par d'aussi grandes figures comme M.-Th. D'Alverny, Guy Beaujouan, E. Pouille ou A. Birkenmajer, pour ne citer que quelques noms. Patiemment mais solidement, les recherches poursuivies aujourd'hui par Danielle Jacquart, Charles Burnett, P. Lucentini, ou encore par P. Kunitzsch, A. Allard, M. Folkerts, H.L.L. Busard ou Ch. Meyer, donnent petit à petit un statut et une légitimité aux apports scientifiques du Haut Moyen Âge et à de nombreux thèmes jusqu'ici méprisés.

Entre-temps, on comprendra que le «douziémiste» (pour utiliser un néologisme qui de soi en dit long) n'accueille pas sans un certain mélange de malaise et méfiance cette immense historiographie panégyrique portant sur son siècle, servie par les

<sup>35</sup> Ce qui le place ainsi, en amont, dans la continuité de la Grèce ancienne – E. GRANT, *God and Reason in the Middle Ages*, New York, 2001, pp. 7-9, où il est question aussi de la foi comme «the opposite activity» de la raison, dont celle-ci ne parvient à se libérer qu'aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles; et pp. 285-289, où il est question du triomphe de raison sur la religion et la théologie. Une tout autre perspective sur les rapports entre foi et raison au Moyen Âge est celle qu'expose A. de LIBERA, *Raison et foi*, pp. 28-30.

<sup>36</sup> E. GRANT, *God and Reason*, pp. 3-15 et p. 30, où le caractère rationaliste de la méthode scolastique justifie selon Grant la considération du Moyen Âge comme l'initiateur de l'«Âge de la raison». On remarquera que cette raison est parfaitement aristotélicienne: cf., *ibidem*, p. 289.

catégories presque hypostasiées que sont en particulier celles de «renaissance», «naturalisme» ou encore «humanisme». Car, sous des vêtements différents, la lecture téléologique de l'histoire de la philosophie et de la pensée médiévales a la vie longue, en dépit de la diversité de critères – thomisme, Renaissance italienne, révolution scientifique – qu'elle est susceptible d'assumer.

Aussi, si le XII<sup>e</sup> siècle a été mis en valeur sous le prisme d'une renaissance médiévale<sup>37</sup>, ce ne fut que trop souvent afin de mieux faire ressortir son caractère préparatoire aux accomplissements majeurs qui s'ensuivraient. Le siècle du grand Abélard restait pour Cousin celui de l'«enfance de la philosophie scolastique» dans une périodisation qui distingue dans le XIII<sup>e</sup> siècle l'«âge de la virilité» et dans le XV<sup>e</sup>, le déclin<sup>38</sup>. Il n'a pas par ailleurs complètement perdu ce visage pué- ril, que l'on perçoit parfois sous couvert de ce classicisme<sup>39</sup> qui lui serait si particulier, et d'un goût dont on s'émerveille pour la mythologie païenne – Bernard Silvestre étant à cet égard un inépuisable jardin des délices. Aux yeux de Gilson aussi, le XII<sup>e</sup> a pu être un siècle de promesses<sup>40</sup> annonçant la grande synthèse, auquel allait répondre en sens inverse la période de décadence qu'il voyait dans le XIV<sup>e</sup> siècle. Qu'il suffise d'évoquer la longévité des perspectives de ces deux grands pionniers: il ne nous semble pas indispensable, en effet, de reprendre ici le développement de ces thèmes au cours de plus d'un siècle de publications<sup>41</sup>.

<sup>37</sup> Selon G. B. LADNER, «Terms and Ideas of Renewal», in R. L. BENSON, G. CONSTABLE, C. D. LANHAM, *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Toronto-Buffalo-Londres, 1992, p. 1, l'expression «renaissance du XII<sup>e</sup> siècle» fut pour la première fois vaguement employée par AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, Paris, 1839-1840, et pour W. PATER, en 1925, même si c'est à Ch. H. Haskins qui revient le mérite de l'avoir réellement établie en 1927, année de la publication de *The Renaissance of the Twelfth-Century*.

<sup>38</sup> Cf. J. JOLIVET, «Les études», in R. IMBACH et A. MAIERÛ, *Gli studi*, p. 2.

<sup>39</sup> Mais aussi sous celui du platonisme, comme l'a bien formulé J. MARENBO, «Introduction», in *Id.*, *Aristotelian Logic, Platonism*, p. 11, en dénonçant le préjugé de la philosophie analytique anglo-saxonne: «Although recent work on both ancient and later Neoplatonists shows that they are wrong, they associate Platonism with an imprecise, unargumentative way of thinking, closer to religion and poetry than to philosophy as they understand it».

<sup>40</sup> Cf. É. GILSON, «Humanisme médiéval et Renaissance», *Revue trimestrielle canadienne* (1930), pp. 1-17; réimp. in *Id.*, *Les idées et les lettres*, Paris, 1932, pp. 171-96. Sans nous attarder sur la catégorie d'«humanisme», nous remarquerons simplement que la distance est grande entre ce qu'elle peut signifier pour Gilson ou, par exemple, pour Haskins écrivant sur la «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle».

<sup>41</sup> La bibliographie est innombrable qui – pour la thématiser, la décrire, ou au contraire pour la nuancer, voire la contester – porte sur la «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle» et les notions collatérales qui sont celles d'humanisme et de classicisme. G. B. LADNER, «Terms and Ideas of Renewal»,

Dans ce contexte, une place particulière revient pourtant à la conception d'une double renaissance du XII<sup>e</sup> siècle que propose A. de Libera<sup>42</sup> – dont les fondements et les articulations essentiels résident par ailleurs dans l'ensemble d'une réflexion épistémologique et historiographique aussi poussée que profonde<sup>43</sup>. Par l'individuation d'une première renaissance, «indigène ou autochtone», A. de Libera assimile et intègre les contributions majeures qu'a apportées M.-D. Chenu sur le rôle et l'importance de Boèce au XII<sup>e</sup> siècle: l'«onto-théo-logique» de Boèce<sup>44</sup> fonde cette renaissance latinophone, «marquée par l'extraordinaire essor des arts du langage (...) et par la rencontre progressive de la pensée logico-linguistique avec le monde de la science sacrée», dans un mouvement dont le héros ne peut naturellement être autre qu'Abélard<sup>45</sup>. La seconde renaissance qu'a

---

donne aux pages 29-33 une «note bibliographique» riche en annotations et remarques. Nous nous bornerons ici à signaler quelques titres parmi ceux qui nous semblent les plus importants ou les plus récents: Ch. H. HASKINS, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Londres, 1993<sup>11</sup>, et, en célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'œuvre de Haskins, le volume édité par R. L. BENSON, G. CONSTABLE et C. D. LANHAM, *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Toronto-Buffalo-Londres, 1991; G. PARÉ, A. BRUNET et P. TREMBLAY, *La Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle. Les écoles et l'enseignement*, Paris, 1933; M.-D. CHENU, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1976; F. GASPARRI (dir.), *Le XII<sup>e</sup> siècle. Mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1994; J. VERGER, *La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1996; R. N. SWANSON, *The Twelfth Century Renaissance*, Manchester-New York, 1999. Cependant, sur l'enjeu de la catégorie d'«humanisme» en milieu catholique, de Maritain à Chenu, voir R. IMBACH, «Paul Vignaux», dans P. VIGNAUX, *Philosophie au Moyen Âge*, pp. 18-22. L'importance et la profondeur du changement de vues proposé par Chenu sont vivement reconnues par P. VIGNAUX lui-même, «Introduction à l'édition de 1987», in *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 49: «le thomisme était au Saulchoir comme dans nos petits livres mis en relation avec *la Renaissance des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, le second dans une continuité avec le premier». L'expression «humanisme médiéval» signifie alors le refus de «la vieille définition du Moyen Âge par le mépris du siècle, le fameux *contemptus saeculi*. N'en proposons pas de nouvelle: on ne ramène pas une époque à une essence» – P. VIGNAUX, «Renaissance, Humanismes», in *Id.*, *Philosophie au Moyen Âge*, p. 103.

<sup>42</sup> A. de LIBERA, *La philosophie médiévale*, Paris, 1995<sup>2</sup>, pp. 310-312.

<sup>43</sup> Voir notamment: A. de LIBERA, «Préface» à *Id.*, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1996, pp. xiii-xvi, et, dans le même ouvrage, sur des questions de méthode comme sur la lecture téléologique, pp. 11-29. L'«Introduction» à *L'Art des généralités*, Paris, 1999, pp. 5-13, développe ces considérations sous le titre «d'une archéologie philosophique». Pour une exposition d'ensemble, on se reportera à A. de LIBERA, «Archéologie et reconstruction. Sur la méthode en histoire de la philosophie médiévale» in AA.VV. *Un siècle de Philosophie 1900-2000*, Paris, pp. 552-587.

<sup>44</sup> Dans l'appréciation de Boèce – tout spécialement de son *De hebdomadibus* – s'expriment particulièrement bien les préférences d'Alain de Libera en matière de métaphysique: sur l'influence heideggérienne, voir par exemple *Id.*, *La philosophie médiévale*, pp. 249-250, ou encore, en réponse à H. Pasqua, *Id.*, *L'Art des généralités*, pp. 6-9.

vue le siècle est d'une toute autre nature, parle d'autres langues, aura une fortune et une postérité bien distinctes: elle s'inscrit sur la *translatio studiorum*, terrain de la scolastique du XIII<sup>e</sup> siècle, du thomisme, et étend sa postérité jusqu'au scotisme<sup>46</sup>. Il est dès lors clair que l'on n'a pas affaire ici à une distinction simplement formelle ou théorique. Ce dont il s'agit, pour l'éminent médiéviste, dans le cadre de son approche discontinuiste, c'est bien de deux *épistémai* bien définies. Aussi, et la contradiction ne serait qu'apparente, revient-il justement à cette *translatio studiorum* d'assurer l'existence d'une continuité<sup>47</sup> sous-tendant les discontinuités, conçue comme «la confrontation, effectivement permanente, des platonismes et des aristotélismes<sup>48</sup>».

Cependant, une illustration exemplaire de l'ensemble de ces orientations plus générales, de leur portée comme de leurs impasses, nous est donnée par l'historiographie régionale de l'«École de Chartres».

## 2. «L'École de Chartres»

Distants d'un peu plus de dix ans<sup>49</sup>, les ouvrages de R. L. Poole et d'A. Clerval instituent fermement l'école de Chartres comme objet historiographique. Leurs travaux avaient été précédés par ceux de L. Merlet et de C. Schaarschmidt, qui, tous les deux, dessinaient avec enthousiasme l'importance de l'école cathédrale: le premier, par la publication d'une collection de lettres, dont celles d'Yves de Chartres; le second, par la mise en évidence du séjour chartrain de Jean de Salisbury<sup>50</sup>.

<sup>45</sup> Cf. A. de LIBERA, *La querelle des universaux*, p. 311.

<sup>46</sup> Cf. A. de LIBERA, *La querelle des universaux*, pp. 311-312.

<sup>47</sup> Cela est d'autant plus vrai que c'est aussi, en fin de comptes, sur une *translatio studiorum*, celle des traductions de Boèce, que se fonde la première renaissance. Dans l'allure métaphysique qu'assume cette continuité aux yeux d'A. de Libera sont décelables l'influence de Heidegger, mais aussi celle d'É. Gilson – toutes les deux inscrites dans le renouvellement des études aristotéliennes en France et de la lecture heideggérienne de l'histoire de la métaphysique, proposées en 1960 par la publication de l'ouvrage de P. AUBENQUE, *Le problème de l'être chez Aristote*, cf. A. de LIBERA, «Les études de philosophie médiévale», in R. IMBACH et A. MAIERÜ, *Gli studi*, pp. 23-24.

<sup>48</sup> A. de LIBERA, *L'Art des généralités*, p. 7. Voir aussi *Id.*, *La querelle des universaux*, pp. 12-17 et p. 25.

<sup>49</sup> La première édition des *Illustrations* de R.L. Poole date de 1884, l'ouvrage d'A. Clerval, de 1895.

<sup>50</sup> L. MERLET, «Lettres d'Yves de Chartres et d'autres personnages de son temps», *Bibliothèque de l'École des chartes*, 16<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> sér., I, 1885, pp. 443-471; C. SCHAARSCHMIDT, *Johannes Saresberensis*, Leipzig, 1862, pp. 14-23.



Mais dès son titre même, ce tome XI des *Mémoires de la Société Archéologique d'Eure-et-Loire* établit le fait: *Les écoles de Chartres au Moyen Âge, du Ve au XVIe siècle*. Le pluriel sauvegardant la diverse notoriété des maîtres, ainsi que les zones d'ombre et le silence documentaire, le postulat d'une continuité d'enseignement dans la ville de Chartres ne peut qu'asseoir fermement la réalité de l'école cathédrale du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. Plus encore, si «l'on doit leur attribuer [aux maîtres chartrains] la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle<sup>51</sup>», c'est que celle-ci est en fin de compte l'aboutissement de l'arc décrit par un mouvement qui va d'une renaissance à une autre, c'est-à-dire de la renaissance carolingienne à celle du XII<sup>e</sup>. Tout le premier chapitre de l'ouvrage est ainsi consacré à la mise en évidence des indices et documents suggérant les rapports entre Chartres et le mouvement intellectuel du IX<sup>e</sup>-Xe siècles. Parmi ceux-ci, les liens entre Gislebert, évêque de Chartres entre 859-879, avec Hincmar de Reims ou Loup de Ferrières et les premières mentions de copistes et manuscrits suggérant la constitution d'une bibliothèque<sup>52</sup>; ou encore, au Xe siècle, le rapport établi entre Chartres et Fleury par l'intermédiaire de Vulgard, maître du célèbre Abbon<sup>53</sup>. Enfin, par Héribrand et Herbert, le pont est fait avec Reims et l'enseignement de Gerbert, en même temps que les fondements sont posés de la vocation scientifique de Chartres<sup>54</sup>. Celle-ci prendra de l'ampleur avec Fulbert de Chartres, le «prince des chartrains» – celui surtout parmi premiers maîtres au sujet duquel la documentation est la plus riche – avant l'épanouissement de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle dans les figures de premier ordre que sont celles d'Yves de Chartres, Bernard<sup>55</sup> et Thierry, Gilbert

<sup>51</sup> A. CLERVAL, *Les écoles de Chartres au Moyen Âge, du Ve au XVIe siècle*, Chartres, 1895, p. 232.

<sup>52</sup> De laquelle Clerval prend plaisir à souligner, au fil du temps, et l'importance croissante et le caractère profane des textes: Martianus Capella en deux exemplaires, les monographies et traductions logiques de Boèce alors courantes, des textes de rhétorique et d'astronomie – cf. A. CLERVAL, *Les écoles*, p. 27. Une lacune remarquable: celle des trois restantes disciplines du quadrivium.

<sup>53</sup> A. CLERVAL, *Les écoles*, p. 19. Ancien abbé de Fleury, période pendant laquelle il relève différentes abbayes en Angleterre, Vulgard fut évêque de Chartres entre 962-967. Clerval lui attribue la composition d'une vraie bibliothèque à Chartres, aussi bien qu'une impulsion décisive aux études.

<sup>54</sup> Héribrand se serait en effet illustré en médecine, mais, selon Richer de Reims – qui s'est rendu auprès de lui pour étudier les *Aphorismes* d'Hippocrate, et aussi Galien et Sorin – il n'ignorait rien de la pharmacopée, de la botanique, de la chirurgie. Herbert, de son côté, s'intéressait principalement à la musique et au chant – cf. CLERVAL, *Les écoles*, pp. 23-24. L'association avec Gerbert d'Aurillac est fondée sur la Chronique de Fontenelle, qui rapporte qu'Herbert avait été disciple du futur pape, et condisciple de Fulbert de Chartres. Remarquons seulement que c'est justement sur la médecine et la musique que s'établit la réputation scientifique de Fulbert.

<sup>55</sup> Clerval a le premier distingué Bernard de Chartres de ses homonymes Bernard Silvestre et Bernard

de la Porrée, Guillaume de Conches. Il est aisé de comprendre à quel point le *Manuel des arts libéraux* qu'est l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres a pu jouer le rôle de pierre angulaire de cette construction. D'autant plus que c'est par le truchement de Thierry, plus précisément par Hermann de Carinthie, rangé parmi ses disciples, que Chartres se relie aux débuts mêmes du grand mouvement de traductions scientifiques arabo-latines<sup>56</sup>.

Parallèlement, du côté du trivium, et dans la suite des travaux de V. Cousin, c'est sur la polarisation nominalisme / réalisme que se centre l'attention de Clerval. C'est ainsi que, déjà dans certains passages des Lettres de Fulbert, mais aussi de celles d'Hugues de Langres et d'Adelman, écolâtres à Chartres, l'éminent abbé croit pouvoir discerner une position réaliste<sup>57</sup>. Et ce sera encore sous le jour de cette opposition que sera présentée la polémique suscitée par Bérenger de Tours, ancien disciple de Fulbert. Montré comme le tenant de l'aristotélisme et du nominalisme dans l'École de Chartres, Bérenger devrait de s'être écarté des positions réalistes de Fulbert à l'influence d'un certain Jean, lui-même ancien élève de Chartres et futur maître de Roscelin de Compiègne<sup>58</sup>. Si bien que c'est finalement à Chartres que sont ramenées les origines mêmes de la nouvelle position nominaliste<sup>59</sup>. Loin de se restreindre au domaine des sciences, le rôle

---

de Moëlan: A. CLERVAL, «Bernard de Chartres», *Les lettres chrétiennes. Revue d'enseignement, de philologie et de critique*, V (1882), pp. 390-97; *Id.*, *Les écoles*, pp. 158-163.

<sup>56</sup> Cf. A. CLERVAL, «Hermann le Dalmate et les premières traductions latines des traités arabes d'astronomie au Moyen Âge», *Actes du Congrès scientifique international des Catholiques*, Paris 1-6 avril 1891, pp. 5-11; et *Id.*, *Les écoles*, pp. 188-190.

<sup>57</sup> Cf. A. CLERVAL, *Les écoles*, pp. 118-124. On devine que le réalisme de Fulbert est inspiré de Jean Scot, dont l'influence est suggérée à Clerval par l'emploi du terme *superessentiam* dans l'une de ses lettres (*Lettre 2*). Selon Cousin, Hauréau, ou Prantl, en effet, les origines de la querelle des universaux et les premiers ébauches de positions nominalistes ou conceptualistes remontent au IX<sup>e</sup> siècle, les œuvres de Jean Scot, Raban Maur ou Héiric d'Auxerre s'en faisant l'écho. Ce ne sera qu'en 1910 que REINERS, «Der Nominalismus in der Frühscholastik», *Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, VIII, 5, Münsters, réfutera l'idée de l'existence de proto-nominalistes avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, autrement dit avant Roscelin de Compiègne. Cf. W. COURTENAY, «In Search of Nominalism», in R. IMBACH et A. MAIERU (éd.), *Gli studi*, pp. 236-239.

<sup>58</sup> Cf. CLERVAL, *Les écoles*, p. 121. Le document principal concernant ce Jean, que l'on appelle aussi Jean Gratiadei, est pour Clerval, comme pour nous encore aujourd'hui, le texte d'un chroniqueur anonyme du XI<sup>e</sup> siècle cité par Du Boulay. L'abée l'identifie avec Jean, le médecin du roi Henri I, qui par ailleurs figure comme témoin dans une chartre chartraine datée de 1049 – *Id.*, *Les écoles*, pp. 70-71.

<sup>59</sup> Cf. CLERVAL, *Les écoles*, p. 71: «S'il en était ainsi, la controverse des Universaux aurait pris naissance dans les écoles de Chartres. C'est un titre de gloire que nous n'aurons garde de laisser dans l'ombre».

précurseur de l'école de Chartres est donc tout aussi bien établi dans le champ de la logique.

Par la richesse de sa documentation, par son exhaustivité, par sa position inaugurale (pour ne rien dire de cette beauté sereine de l'objet que rend à travers le vitrail de la langue, une passion toute en retenue), l'ouvrage de Clerval reste longtemps un point de départ fondamental des études chartreses. Elle définit aussi et avant tout des marques d'identité de l'école: une mise en valeur, considérée comme l'un de ses traits distinctifs, des textes profanes, un humanisme aux contours cicéroniens, le goût des sciences, l'implication dans le décollage du mouvement des traductions, la participation aux grands développements logiques de l'époque.

Plus tempérée fut l'appréciation que fit R.L. Poole de l'«école de Chartres», à laquelle il consacra tout un chapitre de la deuxième édition, revue, de ses *Illustrations of the History of Medieval Thought and Learning*<sup>60</sup>.

En réalité, Chartres est, pour Poole, l'une des trois écoles que l'on peut distinguer au début du XII<sup>e</sup> siècle, à côté de celles de Laon et de Paris. Le concept d'école tel que l'utilise Poole est plutôt souple et modeste (et par conséquent d'autant plus praticable): une école est surtout un «lien personnel» entre un maître et ses disciples. Aussi les écoles de Laon et de Paris sont-elles celle d'Anselme et Raoul de Laon et celle de Guillaume de Champeaux; et c'est aussi pourquoi l'école de Bernard de Chartres (que Poole appelle Bernard le Breton<sup>61</sup>) n'est pas forcément celle de Fulbert<sup>62</sup>.

<sup>60</sup> R.L. POOLE, *Illustrations of the History of Medieval Thought and Learning*, Londres-New York, 1932<sup>3</sup>, pp. 95-115. La première édition, sous le titre d'*Illustrations of the History of Medieval Thought in the Departments of Theology and Ecclesiastical Politics*, date de 1884, d'où le statut historiographiquement fondateur de ce chapitre autonomisant l'«école de Chartres». La révision de 1920 prend en compte des nouvelles éditions, comme celles de Merlet ou de Hauréau, mais surtout, les recherches menées par A. Clerval, et tout particulièrement la distinction entre Bernard de Chartres et Bernard de Tours: POOLE, *Illustrations*, p. 101, n.13. Sa source principale est le *Metalogicon* de Jean de Salisbury. Il se fonde en outre sur les travaux de Hauréau et sur l'ouvrage de Clerval.

<sup>61</sup> La deuxième édition des *Illustrations* présente déjà la distinction de Bernard de Chartres, Bernard de Quimper et Bernard Silvestre. Mais déjà avant cette réédition, Poole avait procédé à un réexamen des données réunies dans les travaux de Clerval et de R. Merlet: cf. POOLE, «The Masters of the Schools at Paris and Chartres in John of Salisbury's Time», *English Historical Review*, 35 (1920), pp. 321-42, sp. 326-331.

<sup>62</sup> Cf. POOLE, *Illustrations*, pp. 95-96.

Ce sera donc dans les orientations particulières des maîtres qu'il faudra chercher les traits distinctifs de ces écoles. En ce qui concerne Chartres, c'est la grammaire considérée comme fondement de tout le savoir<sup>63</sup>, et donc le goût littéraire mis en rapport avec l'humanisme<sup>64</sup>, qui font la marque de l'école. Seulement, et contrairement à la perspective de Clerval, l'humanisme et le classicisme chartrains sont pour Poole à double tranchant, car ils expriment en eux-mêmes une tendance conservatrice globale, dont il décèle la présence de Fulbert à Bernard. On constate ainsi que la critique que dressera R.W. Southern plus d'un demi-siècle plus tard à la «fausse idée romantique» de l'école de Chartres y trouve un antécédent de taille.

Car c'est en effet à l'aune d'une rationalité scientifique (disons, *quadriviale*) et de la position à l'égard du nominalisme que sont jaugées les contributions des maîtres chartrains. Aussi, si Fulbert est le disciple de Gerbert d'Aurillac et s'il fut l'objet de l'admiration d'un Adélmán de Liège, n'en reste-t-il pas moins que son enseignement a été essentiellement théologique<sup>65</sup>; et la nouveauté ne passe manifestement pas, aux yeux de Poole, par la théologie<sup>66</sup>. Chez Bernard, figure de proue de Chartres d'après le témoignage du *Metalogicon* de Jean de Salisbury, dans le rôle et l'importance même de la grammaire que s'expriment à la fois l'innovation et le caractère conservateur. En effet, si, sur la base du *Metalogicon*, Poole reconnaît au maître un usage intensif, et par là nouveau, des classiques – sur lequel s'appuient les innovations dans l'enseignement et dans la pratique du commentaire – c'est aussi par cette même mise en valeur de la grammaire que Bernard s'écarte de la «nouvelle vague» qu'est le grand mouvement dialectique de l'époque<sup>67</sup>. Bernard représente tout de même un pas en avant par rapport à

<sup>63</sup> Cf. POOLE, *Illustrations*, p. 106: «But the basis of the whole is grammar: in omni doctrina grammatica praecedit. This is the mark of the school of Chartres».

<sup>64</sup> Cf. POOLE, *Illustrations*, p. 98: «[L'école de Chartres] has a remarkable individuality among the schools of the time. Its interest was not theological nor principally dialectical, but literary: its character was that of a premature humanisme» – cf. aussi, *Ibidem*, p. 101.

<sup>65</sup> POOLE, *Illustrations*, p. 99: «Fulbert's learning was that of a divine, though he was a scholar and a mathematician too».

<sup>66</sup> Nous prenons ici, bien sûr, le terme «théologie» à son sens le plus large, comme le fait sans doute Poole, les travaux décisifs de J. Leclercq à ce sujet étant alors bien lointains dans l'horizon.

<sup>67</sup> POOLE, *Illustrations*, pp. 101-105, et spécialement p. 101, où l'on peut voir le repère théorique et historiographique que représente le nominalisme: «Bernard was a devoted Platonist (...), but instead of for that reason attacking nominalism, he rather sought to win his opponents over his side by a demonstration of the essential harmony of Plato and Aristotle (...). He stood by the ancients and took little heed of what appeared to him ephemeral controversies».

Fulbert, en ce que le trait principal de l'enseignement de Bernard est, pour Poole, l'exclusion de la théologie en tant que branche de l'étude scientifique<sup>68</sup>. Son seul héritier sera, mais seulement jusqu'à un certain point, Guillaume de Conches, l'*opulentissimus grammaticus* que décrit Jean de Salisbury<sup>69</sup>. Dans les écrits de philosophie naturelle de Guillaume, on voit «la liberté de la pensée issue du calme classique de Chartres<sup>70</sup>».

C'est par conséquent au domaine de la philosophie de la nature et à son émancipation relative vis-à-vis de la religion qu'est reconduite l'originalité de l'apport intellectuel de Chartres. En revanche, l'amour des classiques et de la grammaire renvoient, en matière de logique, à la position conservatrice du réalisme, même si l'on concède avec Poole que la configuration particulière assumée par le réalisme de Bernard et Thierry n'est sans doute pas sans mérite, dans la mesure où il peut aller, lui aussi, à l'encontre de la religion<sup>71</sup>. Aussi le *Tractatus de sex dierum operibus* de Thierry n'est-il présenté que sous l'angle du réalisme<sup>72</sup>, ce qui s'accorde du reste plutôt bien avec la référence à Thierry, relevée par Poole dans le *Metalogicon*, comme grand maître en logique<sup>73</sup>.

<sup>68</sup> POOLE, *Illustrations*, p. 101: «Yet there is little beyond the external relation to connect the teaching of Bernard with that of Fulbert or, for that matter, of Lanfranc; but even this attitude marks the great difference between Bernard and his predecessors. They looked back and relied upon Christian doctrine as it had filtered through the dark ages; he sought his models beyond Christianity in the reliques of classical antiquity (...)».

<sup>69</sup> POOLE, *Illustrations*, p. 106: «But it is remarkable that only of them [the successors], William, and William only in a modified degree, can be regarded as Bernard's heir in what we take to be his special characteristic, namely his indifference to, if not his negation of, theology as a branch of scientific study». La réserve semble consister en ceci que, sous l'influence d'Abélard, Guillaume intègre la théologie dans la définition de la philosophie; il s'en trouve en quelque sorte racheté par le fait d'avoir été un théologien de second ordre, son intérêt étant tout porté vers les faits de la nature – cf. *Id.*, *Illustrations*, p. 107.

<sup>70</sup> Cf. POOLE, *Illustrations*, p. 107, et sq., pour le naturalisme et l'indépendance d'esprit de Guillaume.

<sup>71</sup> POOLE, *Illustrations*, p. 107: «Realism no less than nominalism, as Bernard and Theodoric are witness, had its inevitable issues running counter to the accepted religion: yet the realists were disposed rather to compromise Christianity in favor of Plato than to loose hold of the universal truth of their philosophical theories».

<sup>72</sup> Cf. POOLE, *Illustrations*, pp. 100-101: Thierry «pushed the principles of realism to their furthest issues, and argued from the doctrine of the unity of all being, that all being is God and that God is the form of all things».

<sup>73</sup> POOLE, *Illustrations*, p. 100; JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, IV, 24.

L'accent mis sur l'orientation naturaliste et scientifique de l'«école de Chartres» sera d'autant plus déterminant que, pour le plus influent *artifex* de la «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», Ch. H. Haskins, la différence essentielle entre les deux Renaissances consistait justement dans la prééminence de cette même orientation au XII<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. C'est pourquoi on peut situer dans l'ouvrage d'Haskins le début de ce mouvement circulaire, qui traversa une grande partie de l'historiographie postérieure, mouvement par lequel l'accent mis sur l'un des deux termes de l'équation, «école de Chartres» ou «Renaissance», conduit *ipso facto* à renforcer aussi l'autre terme; l'un et l'autre se consolidant ainsi comme des acquis.

Et cependant, pour l'historien fin qu'est Haskins, l'importance de Chartres reste ambiguë. Certes, elle se projette en amont et en aval du seuil du XII<sup>e</sup> siècle: en amont, par son rôle de sauvegarde, aux côtés de la Lorraine, de la tradition de Gerbert d'Aurillac<sup>75</sup>; en aval, par ses rapports aux premiers traducteurs et son aptitude à la réception des nouveaux textes, et en particulier du nouvel Aristote. Pour difficile qu'il soit à préciser, ce dernier lien semble bien exister: il est attesté par les manuscrits entre Adélarde de Bath ou Hermann de Carinthie et Robert de Chester, d'un côté, et Chartres, de l'autre. Du côté des maîtres, la médecine salernitaine trouve chez Guillaume un accueil privilégié, alors que, comme l'avait déjà montré Clerval, l'*Heptateuchon* de Thierry de Chartres intègre non seulement les *Eléments* d'Euclide tout juste traduits, mais encore le *Praeceptum canonis Ptolomei* et un fragment des tables astronomiques d'al-Khwarizmi. Aussi les développements scientifiques du XIII<sup>e</sup> siècle et l'assimilation de la physique aristotélicienne sont-ils à inscrire dans le prolongement de cette effervescence scientifique à laquelle est reliée Chartres<sup>76</sup>. L'œuvre inestimable que sont les *Studies in the History of Mediaeval Science* détaille les nouvelles doctrines et les nouveaux textes dans l'examen de la transmission manuscrite. Le tableau est vaste et minutieux, centré sur les traductions, les traducteurs et les récepteurs latins et engagé dans la mise en évidence des signes avant-coureurs de la pénétration de

<sup>74</sup> Cf. Ch. H. HASKINS, *The Renaissance*, p. 278: «But whereas the Renaissance of the fifteenth century was concerned primarily with literature, that of the twelfth century was concerned even more with philosophy and science. And while in the Quattrocento the foreign source was wholly Greek, in the twelfth century it was also Arabic, derived from Spain and Sicily and Syria and Africa as well as from Constantinople».

<sup>75</sup> Ch. H. HASKINS, *The Renaissance*, p. 311.

<sup>76</sup> Cf. Ch. H. HASKINS, *The Renaissance*, pp. 307-337.

l'aristotélisme en Occident et, plus globalement, de l'assimilation de la science gréco-arabe.

Mais justement, et c'est là l'énigme, Chartres reste pétrie de platonisme, de ce platonisme obscur véhiculé par le *Timée*, par Macrobe et Martianus Capella qu'avaient déjà pointé V. Cousin ou B. Hauréau. L'écart que représente ce platonisme désuet eu égard aux tendances du siècle – aussi bien à l'aristotélisme qu'à la science scolastique – l'amèneront inévitablement au déclin de la fin du siècle<sup>77</sup>. Que ce soit en logique par son association au nominalisme, ou en philosophie naturelle par son rejet de la métaphysique platonicienne, la référence à Aristote – et, à travers Aristote, à la scolastique et à ses accomplissements majeurs – reste le critère par excellence de l'évaluation d'une pensée ou d'un courant de pensée.

### 3. Chartres, entre Renaissance et Platonismes

C'est dans ce contexte historiographique que peut être mesurée la portée de la réhabilitation du platonisme, dans la diversité de ses expressions (on parlera désormais de «platonismes»), telle que la propose M.-D. Chenu.

Cette réhabilitation passera notamment par une redéfinition des traits distinctifs de la «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle». Dans cette Renaissance, traduisant cet «optimisme évangélique» que souligne P. Vignaux, Chenu commence par discerner la «redécouverte de la nature», qu'accompagne une anthropologie d'un humanisme à configuration aussi bien social et politique qu'ontologique et théologique.

Aussi n'a-t-il pas fallu attendre Aristote et la scolastique pour que s'estompe «tout un monde *sur-naturel* qui projetait son mirage sur les choses et sur les hommes, dans l'art roman comme dans les mœurs sociales<sup>78</sup>». La découverte de la nature, «c'est la prise de conscience qui s'effectua alors, dans ces hommes du XII<sup>e</sup> siècle, qu'ils avaient affaire à une réalité extérieure, présente, intelligible, efficace, comme à un partenaire (et de fait il l'hypostasièrent dans leurs allégories), dont les forces et les lois appelaient composition ou conflit, au moment même où, par

<sup>77</sup> Ch. H. HASKINS, *Studies in the History of Mediaeval Science*, New York, 1927<sup>2</sup>, pp. 90-91.

<sup>78</sup> M.-D. CHENU, «L'Homme et la nature. Perspectives sur la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 27 (1952), pp. 39-66 – réimprimé sous le titre «La nature et l'homme. La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», dans *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 22.

un choc parallèle, ils se rendaient compte qu'eux-mêmes étaient pris dans ce jeu de la nature, qu'ils étaient eux aussi une pièce de cet univers qu'ils s'apprêtaient à dominer<sup>79</sup>».

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce passage ait été si inlassablement cité par la suite. Il présente en effet tout un projet historiographique, dans ses principes épistémologiques fondamentaux et dans ses contenus. Et tout d'abord, pierre d'angle de la mutation représentée par cette approche, le concept de nature, est présenté pour la première fois tel qu'il a pu être dans les conditions socio-culturelles précises qui l'ont vu émerger. Autrement dit, on le présente soustrait à la houlette de la physique aristotélicienne et de l'aristotélisme scolastique. Une reconnaissance de l'autonomie de la nature, de son intelligibilité et de l'immanence de ses lois<sup>80</sup>, de sa causalité propre (en un mot: sa désacralisation), est donc possible en dehors de l'aristotélisme. En outre, l'admission d'une dimension symbolique de la pensée et de la représentation n'entame en rien une rationalité dont l'exercice s'exprime dans toutes les sphères de la vie humaine. D'un même geste, Chenu fait entrer dans l'histoire intellectuelle à la fois la prise en compte des conditions matérielles et sociales de l'exercice de la raison, et la face symbolique de cette même raison. Tout cela sans que la notion de progrès, comme celle de maîtrise du monde physique – valeurs cardinales des orientations positivistes et scientistes – soient remises en cause. Bien au contraire: l'homme, microcosme et nature dans la nature, est dans la perspective de Chenu élevé à la dignité de coopérateur de Dieu, dans cette œuvre toujours à parfaire qu'est la création<sup>81</sup>.

Or, ainsi redéfinie, la Renaissance du XII<sup>e</sup> structurée par la «découverte de la nature» prend une tout autre allure, et avec elle l'«école de Chartres», son naturalisme, et, enfin, son platonisme, si décrié depuis Cousin. Détachée de son rapport à l'aristotélisme, la philosophie naturelle qui se pratique à Chartres, son goût des classiques aussi bien que son ouverture aux nouveaux textes, illustrent maintenant ce «joyeux renouvellement» et cet «éveil» au monde qui

<sup>79</sup> M.-D. CHENU, «La nature et l'homme. La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», dans *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 21-22.

<sup>80</sup> Conditions indispensables, comme l'avait déjà établi Brunschvicg, à toute démarche scientifique.

<sup>81</sup> Conception qui, une fois encore, trouvera sa pleine expression dans l'école de Chartres: M.-D. CHENU, «Découverte de la nature et philosophie de l'homme à l'école de Chartres au XII<sup>e</sup> siècle», *Cahiers d'histoire mondiale*, 2,2 (1954), pp. 313-25; et aussi, *Id.*, «La nature et l'homme. La renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», in *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 34-43.



s'accomplissent dans les divers domaines de l'expérience humaine<sup>82</sup>. Ce sera sous ce jour qu'une inversion dans l'appréciation du platonisme sera rendue possible, et tout d'abord dans celle d'un certain platonisme<sup>83</sup>: celui de Chartres, dont le naturalisme deviendra par ailleurs, chez Chenu, un «idéalisme naturaliste<sup>84</sup>».

Car, si l'intérêt des maîtres Chartrains s'est porté sur le *Timée*, ce n'est pas par une inclination qui, au détriment de la nouveauté et d'un savoir scientifiquement plus articulé, privilégierait les *auctores* et l'apparat littéraire de l'allégorie et de l'affabulation<sup>85</sup>. Bien au contraire, c'est parce que le *Timée* propose une cosmologie et un modèle d'intelligibilité naturelle qu'il est lu et commenté<sup>86</sup>. Aussi l'étude de Boèce à Chartres assume-t-elle une toute autre signification: non seulement le Boèce des traités logiques, mais aussi le Boèce de la *Consolation de la philosophie* et plus encore celui des *opuscula sacra*. Le «premier des scolastiques» n'est plus envisagé simplement comme le légataire du matériau antique qui permettra de poser la question des universaux. Il est aussi le véhicule

<sup>82</sup> M.-D. CHENU, «La nature et l'homme», p. 20: «Le cas de l'École de Chartres, au cours de la «renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», est significatif à souhait, s'il est vrai que la lecture d'Euclide et la traduction de l'*Almagest* y sont l'effet d'un éveil autochtone à la découverte scientifique de l'univers, et non une curiosité de bibliothécaire en mal de souvenirs antiques (...)».

<sup>83</sup> Cf. M.-D. CHENU, «Les platonismes du XII<sup>e</sup> siècle», in *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 108-141, où, partant des modalités de l'appropriation chrétienne du platonisme et néoplatonisme et de la synthèse augustinienne, Chenu caractérise et distingue le platonisme du *Timée* et de Boèce, le néoplatonisme de Denys l'Aréopagite et enfin le néoplatonisme arabe.

<sup>84</sup> M.-D. CHENU, «La nature et l'homme.», dans *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 24.

<sup>85</sup> Ainsi, dans la réappréciation que propose Chenu de la sphère du symbolique dans l'expression de la pensée, son article fait date: il porte sur l'usage et la fonction du mythe ou de l'allégorie: M.-D. CHENU, «*Involucrum*. Le mythe selon les théologiens médiévaux», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 22 (1955), pp. 75-79. Deux ans plus tard paraissait l'article d'É. JEAUNEAU, «L'usage de la notion d'*integumentum* à travers les gloses de Guillaume de Conches», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 24 (1957), pp. 35-100 (réimp. in *Id.*, *Lectio philosophorum*, Amsterdam, 1973, pp. 127-192). Le thème devint l'objet d'une vaste littérature; cf. en particulier, M.-Th. d'ALVERNY, «Le cosmos symbolique du XII<sup>e</sup> siècle», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 20 (1953), pp. 31-81; et, plus récemment, B. STOCK, *Myth and Science in Twelfth Century. A Study of Bernard Silvestre*, Princeton, 1972.

<sup>86</sup> M.-D. CHENU, «La nature et l'homme», p. 21: «... s'il est vrai que les commentaires du *Timée* sont le moyen de satisfaire une pensée avide de connaître la genèse du cosmos, plus que de se livrer à une exégèse scolaire. La curiosité littéraire, avec tout son équipement, vient servir une découverte de la nature et de l'homme». Nous remarquerons d'autre part que la sensibilité de Chenu aux aspects relevant de ce que l'on appellerait aujourd'hui la psychologie et la sociologie de la connaissance, lui permet de formuler un jugement plus tempéré au sujet de la question de la rapidité de réponse et d'assimilation des nouveaux textes; elle s'accommode mieux aussi des vicissitudes de la transmission des textes et de leur inégale circulation, géographique et temporelle.

de transmission de la noétique aristotélicienne et de la légitimation de l'exercice d'une *ratio* catégoriale dans la connaissance du sensible<sup>87</sup>. Une noétique relayée, sur le plan métaphysique, par la théorie de la *forma essendi* qu'expose le *De trinitate*, laquelle permet de fonder la consistance et l'autonomie ontologique de la créature<sup>88</sup>. Les références que Chenu ne manque pas de faire à Thierry de Chartres et Gilbert de la Porrée mettent bien en évidence l'innovation épistémologique que représente ce désir de concordance entre Platon et d'Aristote, désir qui n'avait été présenté jusqu'ici que comme témoignage de conservatisme. C'est pourquoi, pour Chenu, la réappréciation du platonisme – des platonismes – du XII<sup>e</sup> siècle va nécessairement de pair avec celle de Boèce: notre siècle est autant celui des platonismes que celui de Boèce<sup>89</sup>.

L'extraordinaire richesse des perspectives ouvertes par Chenu n'est pas à démontrer. Sous sa direction, Paré, Brunet, Tremblay refont l'ouvrage de G. Robert, *Les écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle*, publié seulement une vingtaine d'années auparavant. Le nouveau titre est déjà parlant: *La Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle: les écoles et l'enseignement*. L'ouvrage deviendra bientôt un classique. Chartres y figure en très bonne place dans les diverses rubriques définissant cette renaissance. Une immense littérature se développe alors qu'il serait oisif de reprendre ici et dans laquelle – que ce soit sous l'angle de l'humanisme, du classicisme, du naturalisme, d'un platonisme redoré, des méthodes d'enseignement et du développement de la technique du commentaire – sont étroitement associés notre école et le renouveau du siècle<sup>90</sup>. M.-D. Chenu avait déjà mis en évidence les tensions entre tradition et progrès au XII<sup>e</sup> siècle et montré par quel biais Guillaume de Conches ou Gilbert de la Porrée étaient perçus comme *moderni* par leurs contemporains<sup>91</sup>. L'image par excellence, dans

<sup>87</sup> Cf. M.-D. CHENU, «Les platonismes au XII<sup>e</sup> siècle», p. 126.

<sup>88</sup> M.-D. CHENU, «Les platonismes au XII<sup>e</sup> siècle», p. 126: «Si Dieu est la *forma essendi* de toute créature (et là les énoncés boëtiens recourent les idées augustinienes), les êtres créés ne sont cependant pas que les reflets incarnés du monde intelligible, des épiphanies de Dieu; ils ont une consistance propre, et l'activité divine ne se substitue pas à leur forme unie à la matière. Aristotélisme de Boèce, là même où il affirme la présence ontologique de Dieu dans les êtres».

<sup>89</sup> M.-D. CHENU, «*Aetas boetiana*», in *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 142-158.

<sup>90</sup> Un premier bilan historiographique de l'ensemble de ces questions est le précieux volume intitulé *Entretiens sur la renaissance du 12<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de M. de GANDILLAC et É. JEANEAU, C.C.I., Cerisy-la-Salle – Mouton, Paris – La Haye, 1968.

<sup>91</sup> Cf. M.-D. CHENU, «Notes de lexicographie philosophique médiévale: *Antiqui* et *Moderni*», *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 17 (1928), pp. 82-94; *Id.*, «Tradition et progrès», in *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, pp. 386-398.

la construction théorique du rapport entre l'«école de Chartres» et la «renaissance du XII<sup>e</sup> siècle», est bien sûr la célèbre image des nains sur les épaules des géants, que l'on attribue à Bernard de Chartres. Pour M. de Gandillac encore elle exprime l'un des traits distinctifs de la renaissance du XII<sup>e</sup> siècle, dans l'équation posée entre conscience de progrès et retour aux sources<sup>92</sup>.

Ce sont toutefois les recherches sur le platonisme et sur cette *boetiana aetas* qui, pour ce qui concerne particulièrement l'école de Chartres, ont porté les plus beaux fruits.

Un premier moment de ces recherches est représenté par la publication, en 1938, de l'ouvrage de J.M. Parent sur *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*<sup>93</sup>. Sur la foi du témoignage de Jean de Salisbury<sup>94</sup>, Parent voit dans la «ferveur platonicienne» la première des caractéristiques de l'école de Chartres, et dans le milieu chartrain, le terrain privilégié du platonisme médiéval<sup>95</sup>. Pourtant, ce platonisme qu'associe Parent à Chartres n'est pas tout à fait le même que celui qu'y voit le Père Chenu. En réalité, cet écart au sujet des mêmes thèmes, et tout particulièrement à propos de la lecture du *Timée*, donne bien la mesure de la distance qu'il peut y avoir entre la perspective de Chenu et celle de Gilson.

D'une certaine manière, si réhabilitation il y a du platonisme chez Parent, elle se fait à travers la revendication de ce en quoi, de Cousin à Poole, résidait

<sup>92</sup> Cf. M. de GANDILLAC, «Introduction», p. 8; voir surtout, dans le même volume, la belle étude d'É. JEAUNEAU, «Nains et géants», pp. 21-38, et la discussion qui s'ensuit, pp. 39-52; et J. de GHELLINCK, «*Nani et gigantes*», *Archivum Latinitatis Medii Aevii*, 18 (1945), pp. 25-29.

<sup>93</sup> J.M. PARENT, *La doctrine de la création dans l'école de Chartres*, Paris-Ottawa, 1938. L'étude est étayée par l'édition de nouveaux extraits de textes: de ceux de Guillaume de Conches, ainsi que d'un commentaire anonyme au *De trinitate*, que repère Parent dans le ms. Paris, BN lat. 14489, fol.95v-107v (et dont il souligne le rapport avec Thierry de Chartres) et enfin du *Liber de eodem secundus*, de Clément de Arras.

<sup>94</sup> Notamment *Policratus*, VII, 5, PL, 199, 6454D-616AB, et *Entheticus*, V, 937-942, PL, 199, 985 C-D, où Jean de Salisbury déclare que la doctrine de Platon sur la genèse du monde retenait surtout l'attention des chartrains.

<sup>95</sup> Cf. PARENT, *La doctrine de la création*, pp. 6-7. Car, remarquons-le au passage, il y a bien une «école de Chartres» pour Parent, fondée sur une cohérence doctrinale, une méthode d'enseignement commune, l'alliance entre Platon et Boèce, l'estime des sciences: *Id.*, *La doctrine de la création*, pp. 23-24 et p. 8: «L'unité d'inspiration et le recours aux mêmes sources établissent entre eux [les maîtres chartrains] une affinité suffisante pour qu'on puisse, sans porter atteinte aux personnalités et aux variantes doctrinales qui les dénoncent, grouper leur enseignement autour des problèmes dont la solution a été déterminée chez eux par la rencontre de la tradition chrétienne avec la pensée de Platon, et s'est modelée sur les essais de conciliation déjà tentés par Boèce».

sa défaillance, à savoir sa compromission avec le christianisme. Aussi Parent met-il historiquement en avant l'appropriation de Platon par Augustin et Boèce, au détriment d'Aristote, et va jusqu'à estimer qu'en matière de platonisme, les Chartrains dépassent Platon lui-même<sup>96</sup>. Et s'il est vrai que, dans leur doctrine de la création, la recherche des causes a pour les Chartrains une importance capitale, elle relève moins de la reconnaissance d'un des principes fondamentaux de l'exercice de la raison, comme le pensait Chenu<sup>97</sup>, que de la perspective nouvelle de la causalité divine et de la contingence du monde qu'introduit le christianisme lui-même par rapport à Platon<sup>98</sup>. D'où l'importance, aux yeux de Parent, de la spéculation trinitaire à Chartres et de l'interprétation reliant les causes aristotéliennes aux personnes de la Trinité. En fait, plutôt qu'une cosmologie, ce que voit Parent dans la lecture chartraine du *Timée* est, comme il le reconnaît lui-même, une théologie de la création<sup>99</sup>, et, dans l'école de Chartres globalement considérée, une anticipation et préparation de la scolastique<sup>100</sup>.

Tout autre, mais tout aussi historiographiquement surdéterminé, est le platonisme que nous montre R. Klibansky l'année suivante: un platonisme qui,

<sup>96</sup> PARENT, *La doctrine de la création*, p. 7: «Et c'est pourquoi tout en se réclamant de Platon, ils dépassent la théologie du *Timée* pour concevoir l'univers dans sa référence à la sagesse éternelle et à la puissance créatrice». Ce n'est donc plus sur l'indépendance d'esprit, que louaient les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il faut mettre l'accent: «On perdrait son temps à parler de leur rationalisme, de leur mépris de la tradition. Il ne s'agit pas de cela. Car, d'intention et de fait, les Chartrains sont tout autre chose que des libres penseurs» – *Id.*, *La doctrine de la création*, p. 23.

<sup>97</sup> M.-D. CHENU, «La nature et l'homme», in *Id.*, *La théologie au XII<sup>e</sup> siècle*, p. 25: «Ces hommes se mettent à la recherche des causes; c'est là la plus aiguë et la plus typique des activités de la raison, face à la nature dont la raison découvre et la nécessité et la fécondité: acte propre de la science, elle provoque un rude choc dans la conscience religieuse, dont l'acte propre, à elle, est de viser de suite à la Cause suprême, fût-ce, dans l'inexpérience première, au prix des causes secondes».

<sup>98</sup> Cf. PARENT, *La doctrine de la création*, p. 8.

<sup>99</sup> PARENT, *La doctrine de la création*, pp. 7-8: «Nous avons dans cette mise en œuvre originale d'éléments de doctrine platonicienne une contribution remarquable à la théologie de la création qui, pas plus qu'aucune autre, ne s'est constitué tout d'un coup». Aussi le jugement que porte R. LEMAY, *Abu Mas'har and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century. The Recovery of Aristotle's Natural Philosophy through Arabic Astrology*, Beirut, 1962, p. xxv, n.1, sur l'interprétation de Guillaume de Conches dans cet ouvrage – «reduces William of Conches' thought to the realm of theology» – s'applique-t-il à l'ensemble de la perspective de Parent sur les maîtres chartrains.

<sup>100</sup> Cf. PARENT, *La doctrine de la création*, p. 112. C'est pourquoi il devenait si important d'enlever tout soupçon de panthéisme qui pourrait peser sur les maîtres chartrains – en particulier sur Thierry de Chartres – par le truchement de la théorie de la forme: *Id.*, *La doctrine de la création*, pp. 88-89; et aussi É. GILSON, *La philosophie au Moyen Âge*, Paris, 1962<sup>2</sup>, p. 272.

depuis Platon, a été transmis par les traditions arabe, byzantine, et latine, jusqu'à l'épanouissement de la Renaissance et à la figure de Ficin. Dans la tradition médiévale latine, l'école de Chartres est doublement importante: en amont, elle représente l'acmé de la vocation naturaliste et scientifique du platonisme du *Timée*; en aval, elle se projette sur la Renaissance italienne, et tout spécialement sur Nicolas de Cues<sup>101</sup>, dans lequel le directeur du *Plato latinus* relève en particulier l'influence de Thierry de Chartres<sup>102</sup>.

Dans un contexte si chargé idéologiquement, les contributions que, à partir des années 1940, apportera le grand érudit Italien que fut E. Garin, et à sa suite, T. Gregory, s'avèreront décisives<sup>103</sup>. E. Garin est le premier à dénoncer le «mouvement pendulaire» qui, entre Platon et Aristote, semble rythmer les approches en histoire de la philosophie, et surtout celle de la philosophie médiévale et moderne<sup>104</sup>. Le bilan historiographique que dresse Garin de l'école de Chartres<sup>105</sup> montre à quel point s'expriment ces présupposés généraux, notamment dans l'enjeu créé autour des catégories d'«humanisme», de «naturalisme» et de «renaissance<sup>106</sup>». A cet épuisement de catégories galvaudées, Garin répond par des mises en contexte précises des textes et des problématiques. Aussi le platonisme de Chartres est-il

<sup>101</sup> R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic Tradition*, Londres, 1939, pp. 28-29: «The desire for a more rational explanation of the universe found its expression in the attempts to harmonize the Platonic and Mosaic narratives and to interpret the biblical account in Genesis by means of the Greek scientific categories and concepts which had become part of Western thought, mainly by way of the Latin *Timaeus* and its commentator. These tendencies culminated in the twelfth century in the School of Chartres which exercised a profound influence on teachers of the arts in Paris in the following century (...). The influence of the masters of Chartres, latent for two centuries, revives in the doctrines of Nicholas of Cusa, who, more perhaps than any other individual thinker, contributed to the formation of the so-called modern cosmology». Il est intéressant de remarquer qu'un peu plus tard A. Koyré allait voir dans l'abandon de l'aristotélisme et dans l'adoption de platonisme, le remplacement d'un modèle qualitatif d'intelligibilité du réel par le modèle quantitativiste et mathématisant par lequel la «révolution scientifique» du XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles est rendue possible: A. KOYRÉ, *Etudes galiléennes*, 3 vol., Paris, 1939; et *Id.*, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, 1957 (texte remanié d'une conférence prononcée en 1953).

<sup>102</sup> Cf. E. HOFFMANN et R. KLIBANSKY, *Nicolai De Cusa, De docta ignorantia*, Leipzig, 1932.

<sup>103</sup> Plus précisément, entre 1940 et 1957, et réunis dans un volume intitulé *Studi sul platonismo medievale*, Florence, 1958.

<sup>104</sup> Cf. E. GARIN, «Di alcuni aspetti del platonismo medievale, in particolare nel XII secolo», in *Id.*, *Studi*, p. 18.

<sup>105</sup> E. GARIN, «Di alcuni aspetti...», in *Id.*, *Studi*, p. 20.

<sup>106</sup> E. GARIN, «Di alcuni aspetti...», in *Id.*, *Studi*, p. 16.

mis en rapport avec la polémique anti-platonicienne de Manegold de Lautenbach, ou avec le *De mundi constitutione* attribué à Bède, et le thème de l'âme du monde est restitué au complexe de questions formé par des sédimentations successives, dont témoigne toute une tradition de glose et de commentaire remontant à l'époque carolingienne. Car, au moment où écrit Garin, toute une série de contributions fondamentales sont parues ou sont en préparation qui, par la documentation apportée, ne peuvent qu'amener à un changement radical de perspectives. C'est en particulier le cas des recherches menées par E.T. Silk, P. Courcelle, H. Silvestre, Huygens ou G. Mathon sur les commentaires à la *Consolation de la philosophie* antérieurs au XII<sup>e</sup> siècle<sup>107</sup> ou de celles de C. Leonardi sur les manuscrits du *De nuptiis*<sup>108</sup>. Le *Liber Liber de anima ad Odone Bellovacensem*, de Ratramne de Corbie – document capital des controverses suscitées par la question de l'âme du monde et par celle de la lecture de Macrobie – est édité par Lambot et examiné par Ph. Delhaye en 1950<sup>109</sup>. L'étude de la tradition manuscrite et des commentaires des *opuscula sacra* de Boèce avait été ouverte au début du siècle, avec la publication, par E.K. Rand, de deux commentaires qu'il prétendait attribuer à Jean Scot et

<sup>107</sup> E.T. SILK, *Saeculi noni auctoris in Boetii Consolationem Philosophiae Commentarius*, Rome, 1935; P. COURCELLE, «Étude critique sur les Commentaires de la *Consolation* de Boèce (IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 14 (1939), pp. 4-140; H. SILVESTRE, «Le commentaire inédit de Jean Scot Érigène au mètre IX du livre III du *De consolatione philosophiae*», *Revue d'histoire ecclésiastique*, 47 (1952), pp. 44-122 – commentaire dont l'attribution reviendra à Remi d'Auxerre; R.B.C. HUYGENS, «Mittelalterliche Kommentare zum *O qui perpetua...*», *Sacris Erudiri*, 6 (1954), pp. 373-427 (réimp. dans *Id. Serta mediaevalia. Textus varii saeculorum X-XIII. Tractatus et epistulae*, Turnhout, 2000); G. MATHON, «Le commentaire du pseudo-Erigène sur la *Consolatio Philosophiae* de Boèce», *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 22 (1955), pp. 213-257. Signalons, plus récemment, les importantes recherches sur la tradition manuscrite de la *Consolatio* menées par F. Troncarelli, et rassemblées dans deux ouvrages principaux: F. TRONCARELLI, *Tradizioni perdute. La Consolatio philosophiae nell'alto medioevo*, Padova, 1981; et *Id.*, «Boethiana Aetas»: *Modelli grafici et fortuna manoscritta della Consolatio Philosophiae tra IX et XII secolo*, Alessandria, 1987.

<sup>108</sup> Cl. LEONARDI, «I codici di Marziano Capella», *Aevum*, 33 (1959), pp. 443-489. Le travail pionnier de Cl. Leonardi serait complété plus tard par J. PRÉAUX, «Les manuscrits principaux du *De nuptiis Philologiae et Mercurii* de Martianus Capella», in G. CAMBIER, C. DEROUX, J. PRÉAUX (éd.), *Lettres latines du Moyen Âge et de la renaissance*, Bruxelles, 1978, pp. 76-128 – où son rassemblés les plus importants résultats des recherches menées au cours de sa révision de l'édition de A. DICK du *De nuptiis*, datée de 1925: *Martianus Capella, De nuptiis Philologiae et Mercurii*, éd. A. DICK, add. et corr. J. PRÉAUX, Stuttgart, 1978.

<sup>109</sup> C. LAMBOT, *Ratramne de Corbie, Liber de anima ad Odonem Bellovacensem*, Namur – Lille, 1952; Ph. DELHAYE, *Une controverse sur l'âme universelle au IX<sup>e</sup> siècle*, Namur – Lille, 1950.

Remi d'Auxerre<sup>110</sup>. Poursuivies notamment par M. Cappuyns<sup>111</sup>, elles bénéficient de l'approfondissement des connaissances relatives aux autres textes du corpus platonicien de ces siècles, et en particulier de la *Consolation de la Philosophie*. Les années 1950 ont encore vu paraître les premières éditions de N.M. Häring, qui explore et fait connaître une masse immense de commentaires aux opuscules théologiques de Boèce, parmi lesquels ceux de Thierry de Chartres, de Gilbert de la Porrée et de leurs disciples<sup>112</sup>.

Quant au platonisme du *Timée*, il revient à T. Gregory, formé à l'école d'E. Garin, d'en redéfinir les contenus et la portée théorique et épistémologique globale chez les maîtres chartains. Une série d'articles publiés dans le cours des années 1950<sup>113</sup> développe les thèmes pointés par E. Garin et pose les jalons d'une révision d'ensemble des termes de la question. Cette révision s'appuie sur les textes récemment édités ou sur les extraits d'un nombre considérable de commentaires anonymes qu'édite Gregory lui-même. Ainsi, dans le commentaire d'Adalbold d'Utrecht au célèbre Chant 9 du livre III de la *Consolation de la Philosophie*, T. Gregory identifie, d'une part, la ligne exégétique dans laquelle s'inscrira plus tard la doctrine de l'âme du monde de Guillaume de Conches; et d'autre, dans la conception du Verbe divin, la présence d'éléments «directement ou indirectement» originaires de *Timée*, 49-50, lesquels connaîtront, sous l'influence de l'*Asclepius*<sup>114</sup>, un si grand développement à Chartres<sup>115</sup>. La même approche méthodologique se trouve dans l'étude consacrée à l'*Opusculum contra Wolfelmum* de Manegold de

<sup>110</sup> E. K. RAND, *Johannes Scottus I: Der Kommentar des Johannes Scottus zu den Opuscula sacra des Boethius; II: Der Kommentar des Remigius von Auxerre zu den Opuscula sacra des Boethius*, München, 1906.

<sup>111</sup> Cf. surtout son important article, «Le plus ancien commentaire des *Opuscula sacra* et son origine», *Revue de théologie ancienne et médiévale*, 3 (1931), pp. 237-72. Les recherches sur la tradition des *opuscula sacra* sont menées de nos jours surtout par G. d'Onofrio. Parmi ses nombreux travaux, on consultera à ce sujet, pour une entrée en matière, G. D'ONOFRIO, «Giovanni Scoto e Remigio di Auxerre: a proposito di alcuni commenti altomedievali a Boezio», *Studi medievali*, 22,2 (1981), pp. 587-692.

<sup>112</sup> Il nous est absolument impossible de citer ici ne serait-ce que les plus importants. Il serait d'ailleurs grand temps de réunir ses très nombreux articles, éparpillés surtout dans les numéros de périodiques comme *Mediaeval Studies*, *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge* ou *Studi medievali*.

<sup>113</sup> Réunis sous le titre *Platonismo medievale. Studi e ricerche*, Roma, 1958.

<sup>114</sup> Dont E. GARIN, «Il *De mundi constitutione* attribuito a Beda», in *Id.*, *Studi*, p. 40 et sqq. avait déjà mis en évidence l'utilisation dans le traité du Pseudo-Bède, ainsi qu'en milieu chartrain.

<sup>115</sup> Cf. T. GREGORY, «Il commento a Boezio di Adalbold d'Utrecht», in *Id.*, *Platonismo medievale*, pp. 9-10 et pp. 11-14.

Lautenbach et dans l'examen de la doctrine du péché originel d'Odon de Tournai<sup>116</sup>. Dans un cas comme dans l'autre, les dépendances doctrinales et les dynamiques théoriques internes qui traversent des générations de commentaires, sont relevées: elles portent sur la pluralité des principes platoniciens du monde et sur la conception de la matière; sur la doctrine des idées et la constitution progressive du concept de causalité naturelle, ainsi que sur les antécédents de la théorie des formes natives et son enracinement dans le *Timée* et dans le commentaire de Chalcidius; ou enfin sur la notion d'âme du monde et ses incidences sur le plan théologique ou sur celui de la question des universaux.

Ainsi se précisent la «découverte de la nature» et le «platonisme de Chartres», que décrit Chenu. L'étude que mène T. Gregory sur Guillaume de Conches et la doctrine de l'âme du monde<sup>117</sup> montre le degré de maturité qu'ont atteint, à Chartres, les spéculations précédentes autour du corpus platonicien et les traits constitutifs de cette «nouvelle idée de la nature». Parmi ceux-ci s'imposent la conception d'une immanence naturelle et la reconnaissance du rôle des causes secondes. L'une et l'autre sont le résultat d'une théorisation à caractère cosmologique, mais surtout gnoséologique, de l'âme du monde, en tant qu'instance garantissant et l'autonomie de l'opération de la nature et son intelligibilité<sup>118</sup>. Le demi-siècle passé n'a nullement entamé la validité globale des contributions de Gregory, lesquelles, au contraire, et en dépit parfois de quelques ajustements, n'ont cessé de recevoir des confirmations supplémentaires; quant aux nombreux textes qu'il a signalés, ils nourrissent encore éditions critiques et recherches manuscrites.

Un autre pilier des études chartraines est bâti par les travaux d'É. Jeauneau. Précédée par des articles qui mettent en évidence l'utilisation par les maîtres chartrain des sources de leur platonisme<sup>119</sup>, l'édition des *Gloses à Platon* de

<sup>116</sup> Cf. T. GREGORY, «L'*Opusculum contra Wolfelmum* e la polemica antiplatonica di Manegoldo di Lautenbach», et «La dottrina del peccato originale e il realismo platonico: Oddone di Tournai», tous les deux dans *Id.*, *Platonismo medievale*, pp. 17-30 et pp. 31-51.

<sup>117</sup> T. GREGORY, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze, 1955.

<sup>118</sup> T. GREGORY, *Anima mundi*, pp. 175-246; et *Id.*, «Il *Timeo* e i problemi del platonismo medievale», in *Id.*, *Platonismo medievale*, pp. 122-150; notamment, aux pp. 135-136: «Natura è il complesso delle cause seconde alle quali le cosmologie di Chartres – sviluppando il *Timeo* – avevano affidato il completamento e la continuazione dell'opera creatrice de Dio; complesso di cause unificate da un principio dinamico che tutte le regge, da una *vis* ovunque diffusa, portatrice di calore e di vita, spesso identica all'*ignis artificiosus* della cosmologia stoica la quale nel *logospan* aveva risolto la platonica anima mundi».

<sup>119</sup> É. JEAUNEAU, «Un représentant du Platonisme au XII<sup>e</sup> siècle. Maître Thierry de Chartres»,



Guillaume de Conches rend accessible un document capital pour la compréhension de la lecture du *Timée* à Chartres. Le chantier que couvrent les décennies de recherches menées par Jauneau sur les textes et les manuscrits demeure encore largement inexploré. Les *Gloses à Priscien* de Guillaume de Conches, dont É. Jauneau distingue pour la première fois deux rédactions en sont la preuve<sup>120</sup>, ou bien les nombreux commentaires anonymes, appartenant aux traditions manuscrites de Macrobe ou de Martianus Capella, par exemple, et que l'attention des chercheurs n'a toujours pas épuisés<sup>121</sup>. L'édition en 1975, par Waszink, de la version latine du *Timée* par Calcidius, accompagnée du commentaire de celui-ci, donne une impulsion supplémentaire à de nouvelles recherches. Fondé sur les manuscrits étudiés par Waszink, un premier constat est avancé par M. Gibson, qui, dans un article décisif, met en évidence la continuité de la lecture du *Timée* à partir du IX<sup>e</sup> siècle, aussi bien que le développement de la glose marginale à partir du XI<sup>e</sup> siècle<sup>122</sup>. Les recherches de M. Gibson mettent encore en évidence – comme

---

*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loire*, 20 (1954-1957), pp. 1-12; et É. JEAUNEAU, «Macrobe, source du platonisme chartrain», *Studi medievali*, 3<sup>a</sup> Serie, 1 (1960), pp. 3-24 – tous les deux réimp. dans *Id.*, *Lectio philosophorum*, pp. 75-86 et pp. 278-300.

<sup>120</sup> É. JEAUNEAU, «Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien», *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 27 (1960), pp. 212-247 (réimp. dans *Id.*, *Lectio philosophorum*, pp. 333-370.

<sup>121</sup> Signalons la publication de plusieurs commentaires carolingiens au *De nuptiis*, à partir de 1939, par C. LUTZ: *Iohannis Scotti Annotationes in Marcianum*, Mass., Cambridge, 1939 – qu'il faut compléter par l'édition d'une seconde version du commentaire du livre I que distingue É. JEAUNEAU, «Le commentaire érigénien sur Martianus Capella», dans *Id.*, *Quatre thèmes érigéniens*, Paris, pp. 91-166; C. LUTZ, *Dunchad Glossae in Martianum*, Lancaster, 1944; et enfin, l'édition du très influent commentaire de Remi d'Auxerre: C. LUTZ, *Commentum in Martianum Capellam*, 2 vol., Leiden, 1962-1965. H. J. Westra donnera à son tour l'édition de deux commentaires au *De nuptiis*: H. J. WESTRA (éd.), *The commentary on Martianus Capella's De nuptiis Philologiae et Mercurii attributed to Bernardus Silvestris*, Toronto, 1986, et H. J. WESTRA (éd.), *The Berlin Commentary on Martianus Capella's De Nuptiis Philologiae et Mercurii*, 2 vols., Leiden, 1994. Des contributions importantes ont été apportées par M. HUGLO, parmi lesquelles l'article «La réception de Calcidius et des *Commentarii* de Macrobe à l'époque carolingienne», *Scriptorium*, 44 (1990), pp. 3-20, demeure fondamental. B. C. BARKER-BENFIELD a examiné exhaustivement *The Manuscripts of Macrobius' «Commentary on the Somnium Scipionis»* (Ph.D. Corpus Christi College, Oxford, 1975) et procuré ainsi à la communauté scientifique une base de travail précieuse: un premier résultat en est, d'une certaine manière, le commentaire anonyme au *Commentum in Somnium Scipionis* de Macrobe qu'édite I. CAIAZZO, *Lectures médiévales de Macrobe*, Paris, 2002, pp. 159-275.

<sup>122</sup> M. GIBSON, «The Study of the *Timaeus* in the Eleventh and Twelfth Centuries», *Pensamiento*, 25 (1969), pp. 183-194; et aussi *EAD.*, «The Continuity of Learning circa 850 – circa 1050», *Viator*, 6 (1975), pp. 1-13. Un approfondissement des données avancées par M. Gibson, orienté

l'avait déjà suggéré notamment T. Gregory – une communauté de matériau entre les gloses au *Timée* et celles à la *Consolation de la philosophie* (surtout le célèbre chant 9 du Livre III), ou encore au commentaire de Macrobie au *Songe de Scipion*<sup>123</sup>. Le commentaire continu au *Timée* de Guillaume de Conches demande dès lors à être réévalué, et avec lui tout ce «platonisme physique» que l'on reliait trop exclusivement à l'école de Chartres. Le rôle du *De arithmetica* de Boèce comme véhicule privilégié d'un platonisme pythagorisant avait été relevé par É. Jeuneau au sujet de Thierry de Chartres<sup>124</sup>. Le terrain est encore à peine défriché, comme en témoignent les travaux de G.R. Evans, entre autres<sup>125</sup>. Justement, la publication récente du commentaire d'Abbon de Fleury au *Calculus* de Victorius d'Aquitaine par A. M. Peden<sup>126</sup> représente une contribution majeure au dossier de ce premier platonisme quadrivial; parallèlement, des études plus circonscrites voient le jour: elles portent sur l'astronomie, la cosmologie, ou la musique<sup>127</sup>. Enfin, tributaires

---

vers les antécédents des développements du XI<sup>e</sup> siècle, est proposé récemment par A. SOMEI, *The Transmission and Reception of Plato's Timaeus and Calcidius' Commentary During the Carolingian Renaissance*, Ph.D Diss., Cambridge, 1998, et *EAD.*, «The Eleventh-Century Shift in the Reception of Plato's *Timaeus* and Calcidius Commentary», *The Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 65 (2002), pp. 1-21.

<sup>123</sup> M. GIBSON, «The Study...», p. 186: «With the *De Consolatione Philosophiae* of Boethius' and Macrobius' commentary on the *Somnium Scipionis* it made up a group of three 'physical' texts that are often found together in manuscripts and for which the commentaries are complementary».

<sup>124</sup> É. JEAUNEAU, «Mathématiques et Trinité chez Thierry de Chartres», *Miscellanea mediaevalia. Veröffentlichungen des Thomas-Instituts an der Universität Köln*, Bd.2: *Die Metaphysik im Mittelalter. Ihr Ursprung und ihre Bedeutung*, Berlin, 1963, pp. 289-295 (réimp. dans *Id.*, *Lectio philosophorum*, pp. 93-99).

<sup>125</sup> Nous sommes redevables à G.R. Evans d'une série d'articles sur le *De arithmetica*, dont le plus important est sans doute G.R. EVANS, «Introduction to Boethius' *Arithmetica* of the Tenth to the Fourteenth Century», *History of Science*, 16 / 31,1 (1978), pp. 22-41; c'est du tournant du X<sup>e</sup> siècle qui datent les gloses qu'a publiées M. BERNHARD, «Glossen zur Arithmetik des Boethius», in S. KRÄMER - M. BERNHARD (éd.), *Scire litteras. Forschungen zum mittelalterlichen Geistesleben*, München, 1988, pp. 23-34 – alors que c'est probablement au cercle de Remi d'Auxerre qu'il faut attribuer le commentaire qu'a édité I. CAIAZZO, «Un commento altomedievale al *De arithmetica* di Boezio», *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, 58 (2000), pp. 113-50.

<sup>126</sup> A. M. PEDEN (éd.), *Abbo of Fleury and Ramsey: Commentary on the Calculus of Victorius of Aquitaine*, Oxford, 2003.

<sup>127</sup> C'est le cas, notamment, des recherches menées par B. Eastwood sur l'astronomie, dont on ne signalera que B. EASTWOOD, «Calcidius's commentary on Plato's *Timaeus* in Latin Astronomy of the Ninth to Eleventh Centuries», in L. NAUTA – A. VANDERJAGT (éd.), *Between Demonstration and Imagination: Essays on the History of Science and Philosophy Presented to John D. North*, Leiden, 1999, pp. 171-209 et *Id.*, «The Astronomy of Macrobius in Carolingian Europe: Dungal's Letter of 811 to Charles the Great», *Early Medieval Europe*, 3 (1994), pp. 117-134;

des travaux de T. Gregory et d'É. Jeuneau et enrichies des progrès réalisés entre-temps, d'autres éditions fondamentales ont plus récemment vu le jour: mentionnons, parmi les plus importantes, celle des *Gloses à Platon*, repérées par T. Gregory, que P. Dutton attribue à Bernard de Chartres, ou celle des *Gloses à Boèce* de Guillaume de Conches, par les soins de L. Nauta<sup>128</sup>.

Cependant, c'est tout un autre pan du platonisme et promis à de très heureux développements, qu'ouvre le célèbre article de J. Jolivet<sup>129</sup>: celui du platonisme du *Cratyle* qui, par le biais d'Isidore de Séville, parviendra au XII<sup>e</sup> siècle et particulièrement à Chartres. A la faveur de la progression des recherches sur la grammaire du haut Moyen Âge, et surtout des *Institutiones* de Priscien, le «platonisme grammatical» que mis en évidence J. Jolivet ne cesse de se préciser et de produire les plus beaux fruits – il est, de certaine manière, un des domaines actuellement les plus fertiles. Les études pionniers de W. Hunt et les recherches qui s'ensuivirent, notamment sur les gloses à Priscien datant de la fin du XI<sup>e</sup> siècle (que l'on désigne couramment par *Glosule*<sup>130</sup>), éclairent d'une lumière nouvelle des aspects essentiels de ce «platonisme physique», des aspects que les textes du corpus platonicien plus restreint (*Timée* et commentaire de Calcidius, *Consolatio, Commentaire au Songe de Scipion* ou *De nuptiis*) ne suffisaient pas à expliquer. C'est le cas de la doctrine de la forme, dont les *species nativae* du *Timée* ne sont pas tout à fait à même de rendre compte, et qu'éclaire la théorie des paronymes. Aussi la perspective change-t-elle sur l'enseignement grammatical de Bernard de Chartres, tel que le reporte Jean de Salisbury, et par conséquent sur la théorie des idées et l'exemplarisme cosmologique et métaphysique que l'on percevait chez les maîtres chartrains. De fait, le contenu et la configuration du «platonisme grammatical» se précisent dans les *Glosule*, comme le montre un article récent d'I.

---

dans le domaine de la musique on doit à M. BERNHARD et à C.M. BOWER notamment l'édition de la *Glossa maior in institutionem musicam Boethii*, Munich, 1993, ainsi que toute une série de contributions plus ponctuelles. Un catalogue systématique des manuscrits musicaux est en cours sous la direction de Ch. Meyer et de M. Huglo, dans le cadre du *Répertoire international des sources musicales*, qui permet d'espérer un avancement substantiel des recherches.

<sup>128</sup> P. DUTTON (éd.), *Bernard of Chartres. Glosae super Platonem*, Toronto, 1991; L. NAUTA (éd.), *Guillelmi de Conchis Glosae super Boetium*, Turnhout, 1999.

<sup>129</sup> J. JOLIVET, «Quelques cas de 'platonisme grammatical' du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle», in Pierre GALLAIS - Yves-Jean RIOU (éd.), *Mélanges offerts à René Crozet (à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire)*, Poitiers (suppl. aux *Cahiers de Civilisation Médiévale*, vol. i), 1966, pp. 93-99.

<sup>130</sup> Dont l'édition est en cours sous la direction d'I. Rosier-Catach.

Rosier-Catach<sup>131</sup>. Encore une fois, les liens entre l'ensemble de cette problématique avec Chartres, tout en gardant un flou certain, ne font pas de doute.

Avec la grammaire, et par le truchement de l'articulation de Priscien et de Boèce, c'est la dialectique aussi qui se produit sous un jour platonicien. J. Jolivet avait déjà montré comment un certain platonisme sous-tend finalement la doctrine abélardienne des universaux aussi bien que sa sémantique, lequel s'exprime notamment par la radication de la *logica* dans la *physica*<sup>132</sup>. Les *Glosule* apportent sur ce point aussi des renseignements fondamentaux concernant les étapes précoces de constitution des positions vocalistes et nominalistes, en particulier sur les discussions portant sur la nature de la *vox* et de son rapport au signifié et à la représentation. En conséquence, c'est la portée et la signification des positions réalistes elles-mêmes qui sont remises en examen, dans l'impossibilité dans laquelle on est désormais de les considérer comme des expressions allant de soi d'une fidélité simple à Platon aux dépens d'Aristote.

Plus que jamais, l'impur est à l'ordre du jour: platonisme impur, aristotélisme impur. Car c'est aussi l'«aristotélisme» qui cesse d'être le drapeau de la maturité scolastique, pour devenir le compagnon indissociable de Platon tout au long d'une *aetas boethiana* inaugurée par le cercle d'Alcuin et traversée, comme Boèce lui-même l'a été, par les deux philosophes grecs<sup>133</sup>. C'est pourquoi un spécialiste de la transmission des textes logiques de Boèce entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles, comme l'est John Marenbon, s'attache à réfuter aussi vivement le préjugé qui veut que le haut Moyen Âge fut platonicien, alors qu'Aristote domine à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Aussi, du point de vue de J. Marenbon, si l'on tient absolument à faire

<sup>131</sup> I. ROSIER-CATACH, «Priscian on Divine Ideas and Mental Conceptions: the Discussions in the *Glosulae in Priscianum*, The *Notae Dunelmenses*, William of Champeaux and Abelard», *Vivarium*, 45 (2007), pp. 219-237.

<sup>132</sup> J. JOLIVET, *Arts du langage et théologie chez Abélard*, Paris, 2000<sup>2</sup>, chapitre «Signification et ontologie», spéc. pp. 71-77.

<sup>133</sup> C'est en effet ce que suggèrent les plus récentes recherches, menées en particulier par J. Marenbon et Y. Iwakuma, depuis la publication de J. MARENBNON, *From the Circle of Alcuin to the School of Auxerre. Logic, Theology and Philosophy in the Early Middle Ages*, Cambridge, 1981. Plus déterminant encore sans doute, l'article de J. MARENBNON, «Medieval Latin Commentaries and Glosses on Aristotelian Logical Texts, Before c. 1150 ad», in Ch. BURNETT (éd), *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts. The Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, London, 1993, pp. 80-91, avec en appendice, pp. 98-127, «A Working Catalogue of Commentaries on the *Isagoge*, *Categories* and *De interpretatione* from c. 875 to c. 1150» auquel il faut ajouter maintenant le «Supplement to the Working Catalogue and Supplementary Bibliography», in MARENBNON, *Aristotelian Logic, Platonism...*, pp. 128-140.

usage de catégories telles qu'«aristotélisme» ou «platonisme» au haut Moyen Âge, devra-t-on faire place à une tradition logique aristotélicienne, donc à un aristotélisme côtoyant intimement ce dit platonisme<sup>134</sup>.

Il n'est pas à douter que les perspectives ouvertes par l'ensemble de ces recherches rejaillissent sur l'école de Chartres et rendent possible une réévaluation, plus fine et plus juste, de la place relative de ses maîtres et doctrines. L'achèvement de l'édition des *Glosule in Priscianum* et de celle des *Gloses à Priscien* de Guillaume de Conches représenteront certainement des moments décisifs de ce processus de révision de nos connaissances. Ils ne seront pas seuls. L'examen des gloses et commentaires aux textes de la *logica vetus* n'est qu'à ses débuts.

En ce qui concerne le quadrivium et les sciences aussi, c'est de la datation haute que suggèrent les tendances actuelles de l'historiographie qu'il faut sans doute attendre les éléments pour une reconsidération de la situation de Chartres. Cela est d'autant plus vrai que ce sont précisément l'astronomie et la médecine, autrement dit les deux domaines dans lesquels Chartres semble s'être particulièrement illustré, qui sont surtout en cause dans la première phase du mouvement de traductions. Dans le domaine de la médecine, le chantier représenté par l'école de Salerne et la diffusion et circulation des nouveaux textes médicaux reste largement inexploré. A la suite de l'article pionnier de A. Birkenmajer et des travaux de P.O. Kristeller et de H. Schipperges<sup>135</sup>, des contributions fondamentales ont été apportées par D. Jacquart sur Constantin l'Africain, aussi bien que sur le *Pantegni* et l'*Isagoge Iohannitii*<sup>136</sup>. Non moins important, le

<sup>134</sup> J. MARENBO, «Introduction», in *Id.*, *Aristotelian Logic, Platonism...*, p. 2.

<sup>135</sup> A. BIRKENMAJER, «Le rôle joué par les médecins et les naturalistes dans la réception d'Aristote au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle», in *La Pologne au VI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences historiques*, Oslo, 1928, Warsaw 1930, pp. 1-15, réimp. dans *Id.*, *Études d'histoire des sciences et de la philosophie du Moyen Âge*, Wrocław-Varsovie- Cracovie, 1970, pp. 73-87; H. SCHIPPERGES, *Die Assimilation der arabischen Medizin durch das lateinische Mittelalter*, Sudhoffs Archiv für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften, Beiheft 3, Wiesbaden, 1964; de P.O. KRISTELLER, les articles réunis dans *Id.*, *Studi sulla scuola medica salernitana*, Napoli, 1986.

<sup>136</sup> Nous nous limiterons à citer ici D. JACQUART, «À l'aube de la Renaissance médicale des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles: l'*Isagoge Iohannitii* et son traducteur», *Bibliothèque de l'École des chartes*, 144 (1986), pp. 209-240; *EAD.*, «Le sens donné par Constantin l'Africain à son œuvre: les chapitres introductifs en arabe et en latin», in Ch. BURNETT et D. JACQUART (éd.), *Constantine the African and 'Alī ibn al-'Abbas al-Magūsī, the Pantegni and Related texts*, Leiden-New York-Cologne, 1994, pp. 71-89; *EAD.*, «Aristotelian thought in Salerno», in P. DRONKE (éd.), *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge, 1988, pp. 407-428.

versant des commentaires latins aux textes nouvellement traduits réserve sans doute encore bien de surprises. Aux commentaires à l'*articella* repérés par P.O. Kristeller en 1976<sup>137</sup> il faudra désormais ajouter celui que vient de découvrir I. Caiazzo, qui l'inscrit dans les liens de parenté qu'entretiennent les commentaires de Chartres et de Digby à l'*Isagoge*<sup>138</sup>. Le fait que le manuscrit provienne d'un centre scientifique aussi important que celui de Saint-Martial de Limoges est en soi significatif. Du côté de l'astronomie<sup>139</sup>, les rapprochements entre les premiers textes arabo-latins et l'activité scientifique contemporaine en Espagne musulmane gagnent de plus en plus de consistance, comme le montrent les travaux de P. Kunitzsch<sup>140</sup>. Encore une pièce fondamentale fut ajoutée au dossier qui établit le rapport entre la diffusion des premiers textes latins sur l'astrolabe et le célèbre ms. Ripoll 225: il s'agit des «fragments de Constance», découverts par A. Borst<sup>141</sup>. Le fait que ces fragments proviennent de Reichenau renouvelle par conséquent l'intérêt porté sur ce scriptorium et le rôle qu'il a pu avoir dans la médiation et diffusion des premières traductions arabo-latines, notamment par ses liens avec Fleury. Aussi tout le cercle d'Hermann de Reichenau, et plus généralement toute la tradition scientifique associée à Gerbert d'Aurillac, demandent-ils à présent

<sup>137</sup> P. O. KRISTELLER, «Bartholomaeus, Musandinus and Maurus of Salerno and Other Early Commentators of the *Articella*, with a Tentative List of Texts and Manuscripts», *Italia medioevale et umanistica*, 19 (1976) – réimp. avec add. dans *Id.*, *Studi sulla Scuola Medica Salernitana*, Napoli, 1986, pp. 97-151.

<sup>138</sup> I. CAIAZZO, «Un inedito commento sulla *Isagoge Iohannitii* conservato a Parigi», in D. JACQUART et A. PARAVICINI BAGLIANI (cur.), *La scuola medica salernitana. Gli autori e i testi*, Firenze, 2007, pp. 93-123.

<sup>139</sup> Le point de départ des recherches sur la première phase des traductions arabo-latines en Espagne musulmane reste encore aujourd'hui MILLAS-VALLICROSA, *Assaig d'història de les idees físiques i matemàtiques a la Catalunya medieval*, Barcelona, 1931, et A. van De VYVER, «Les premières traductions latines (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.) de traités arabes sur l'astrolabe», in *I<sup>er</sup> Congrès international de géographie historique*, vol. II, Mémoires, Bruxelles, 1931, pp. 266-290. À ces travaux pionniers il faut bien sûr ajouter, pour le corpus de textes associés à Gerbert d'Aurillac, N. BUBNOV, *Gerberti opera mathematica*, Hildesheim, 1963.

<sup>140</sup> On signalera deux contributions en particulier: P. KUNITZSCH, «Fragments of Ptolemy's *Planisphaerium* in an Early Latin Translation», *Centaurus*, 36 (1993), pp. 97-101; et *Id.*, «Al-Khwarizmi as a Source for the *Sententie astrolabii*», in D. A. KING et G. SALIBA (éd.), *From Deferent to Equant: A Volume of Studies in the History of Science in the Ancient and Medieval Near East in Honor of E.S. Kennedy*, New York, 1987, pp. 227-36 (réimp. in P. KUNITZSCH, *The Arabs and the Stars: Texts and Traditions on the Fixed Stars and Their Influence in Medieval Europe*, London, 1989).

<sup>141</sup> A. BORST, *Astrolab und Klosterreform an der Jahrtausendwende*, Heidelberg, 1989.

des nouvelles recherches et de nouvelles appréciations<sup>142</sup>. Dans ce cadre s'inscrit encore l'édition d'un important témoin des rapports arabo-latins de l'époque de Gerbert à savoir, le corpus astrologique connu comme *Mathematica Alhandrei summi astrologi*, que son éditeur désigne par *Alchandreana*<sup>143</sup>. Il y a lieu d'espérer que cette édition donnera une impulsion considérable aux recherches sur l'astronomie et l'astrologie arabo-latines du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles<sup>144</sup>, d'autant plus que le rôle de l'astrologie dans l'entrée et assimilation de l'aristotélisme et dans certains développements doctrinaux spécifiques, comme ceux de l'âme du monde, reste encore à explorer<sup>145</sup>.

#### 4. (En guise de) conclusion

Il nous semble évident que le sens du débat autour d'une «Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle» réside, en dernière instance, dans notre propre représentation des continuités et des ruptures par lesquelles nous percevons, dans la longue durée, l'histoire intellectuelle. La superposition des deux – des continuités comme des ruptures – rend nécessairement difficile le découpage de sujets et de thèmes qui, par ailleurs, sont souvent animés par des dynamiques à vitesses variées. Cela est généralement vrai pour tout domaine théorique n'ayant pas encore accompli le processus qui l'amènera à sa disciplinarisation. Mais cela est plus vrai encore lorsque l'époque considérée est le Haut Moyen Âge, c'est-à-dire, lorsque la philosophie, et plus généralement l'histoire intellectuelle, manquent de la systématisation, plus tardive, qu'apporteront l'encadrement institutionnel des pratiques d'enseignement, d'une

---

<sup>142</sup> Sur la littérature astrolabique arabo-latine du X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles et sur l'introduction de l'abaque – dont les textes circulent souvent en parallèle avec ceux sur l'astrolabe – nous nous bornerons à renvoyer à l'étude fondamentale de W. BERGMANN, *Innovationen im Quadrivium des 10. und 11. Jahrhunderts, Studien zur Einführung von Astrolab und Abakus im lateinischen Mittelalter*, Sudhoffs Archiv, Beiheft 26, Stuttgart, 1985 et à celle, toute récente, de N. GERMANN, *De temporum ratione: Quadrivium und Gotteserkenntnis am Beispiel Abbot von Fleury und Hermanns von Reichenau*, Leiden-Boston, 2006. E. Poulle est ainsi de plus en plus isolé dans ses arguments à l'encontre d'une datation haute de cette littérature: cf. en particulier E. POULLE, «La littérature astrolabique latine jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle», *Physis*, 32 (1995), pp. 227-37; et *Id.*, «Les instruments astronomiques de l'Occident latin aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles», *Cahiers de civilisation médiévale*, 15 (1972), pp. 27-40.

<sup>143</sup> Cf. D. JUSTE, *Alchandreana. Les plus anciens traités astrologiques latins d'origine arabe (X<sup>e</sup> siècle)*, Leiden-Boston, 2007.

<sup>144</sup> A commencer par l'édition du *Liber iudiciorum* de Raymond de Marseille, dont M.-Th. D'Alverny et E. Poulle ont commencé à préparer l'édition.

<sup>145</sup> C'est en effet la thèse de R. LEMAY, *Abu Mas'har and Latin Aristotelianism*.

part, et l'entrée d'Aristote de l'autre. C'est pourquoi une meilleure connaissance des siècles qui ont précédé cette «Renaissance du XII<sup>e</sup>» devront nécessairement changer notre perception de la portée des ruptures qu'elle est censée représenter.

En ce sens, nous pouvons espérer que, du chantier que constitue l'héritage scientifique de Gerbert d'Aurillac, pourront émerger des nouveaux éléments permettant de mieux comprendre les dispositifs théoriques, les nœuds conceptuels et les pratiques d'enseignement et de lecture, par lesquels s'est progressivement affirmée la conception d'une rationalité immanente, trop abruptement associée au XII<sup>e</sup> siècle et au corpus textuel du «platonisme naturaliste». En ce qui concerne l'École de Chartres, ces recherches contribueront certainement à mieux cerner la figure de Fulbert de Chartres, chez qui l'on identifie généralement le maillon qui relie l'héritage scientifique de Gerbert et le goût naturaliste prédominant à Chartres dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne la question de l'existence, ou nom, d'une «École de Chartres» – remise en doute, comme on le sait, par R.W. Southern – nous estimons qu'elle a reçu les réponses qu'elle pouvait recevoir, en particulier par les plumes de P. Dronke<sup>146</sup>, N. Häring<sup>147</sup>, ou É. Jeuneau<sup>148</sup>. Elle nous semble datée et dépassée par le développement des recherches - nous ne la reprendrons pas ici. Signalons simplement, parmi les plus récents éléments qui pourraient être apportés à ce dossier, que l'importance du *scriptorium* de Chartres a été démontrée dans un article récent de P. Stirnemann<sup>149</sup>. En outre, Y. Ywakuma et E. Ebbesen signalent une référence à *Carnoti* dans le commentaire au *Perihermeneias* (H20 du catalogue de Marenbon) conservé dans l'important ms. Orléans, B.M.266<sup>150</sup>. Ces éléments émergent d'une masse immense de textes et de documents de la vie intellectuelle de la fin du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup>, que l'on commence à peine d'explorer.

<sup>146</sup> P. DRONKE, «New Approaches to the School of Chartres», *Anuario de Estudios Medievales*, 6 (1969), pp. 117-140 – réimp. dans *Id.*, *Intellectuals and Poets*.

<sup>147</sup> N.M. HÄRING, «Chartres and Paris Revisited», in *Essays in Honour of Anton Charles Pegis*, Toronto, 1974, pp. 268-329.

<sup>148</sup> É. JEAUNEAU, «Note sur l'École de Chartres», *Studi Medievali*, 3<sup>e</sup> série, 5 (1964), pp. 821-865 – réimp. dans *Id.*, *Lectio philosophorum*.

<sup>149</sup> P. STIRNEMANN, «Où ont été fabriqués les livres de la glose ordinaire dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle?», in F. GASPARRI (éd.), *Le XII<sup>e</sup> siècle: mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1994, pp. 257-302.

<sup>150</sup> Y. IWAKUMA et S. EBBESEN, «Logico-Theological Schools from the Second Half of the 12th Century: a List of Sources», *Vivarium*, 30, 1 (1992), pp. 173-210.